

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

Additional comments / Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

In an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

9<sup>ME</sup> ANNEE, No 458—SAMEDI, 11 FEVRIER 1893

**BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.**  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE PRINCE-FERDINAND-VICTOR DE ROUMANIE



LA PRINCESSE MARIE D'EDIMBOURG

### UN MARIAGE PRINCIER



JAMES-GILLEPSIE BLAINE, DÉCÉDÉ

EX-SECRETÁIRE D'ÉTAT AMÉRICAIN



RUTHERFORD-BUCHARD HAYES, DÉCÉDÉ

EX-PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 11 FEVRIER 18:3

## SOMMAIRE

TEXTE. — Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Carnet du "Monde Illustré," par Jules Saint-E. — Nos gravures : Un mariage princier ; M. James G. Blaine ; Bath-rford Burchard Hayes, par J. S.-E. — Poésie : Pourtant, par W. Frid. — La manie du duel, par J.-B. Caouette. — Liste des numéros gagnants du mois de janvier. — Nouvelle canadienne : Scène de la vie réelle, par Fauvette. — Correspondance littéraire, par F. X. Baïque, ptre. — Notes et faits : Singularité des alliances ; Histoire de la censure ; Un vil usage. — Choses et au res. — Feuilletons : Les mangeurs de feu, par Louis Jacoliot ; La belle ténébreuse, par Jules Mary. — Problèmes d'échecs et de dames.

GRAVURES. — Portraits : Le prince Ferdinand-Victor de Roumanie ; La princesse Marie d'Élimbourg ; J. G. Blaine, ex-secrétaire d'Etat américain ; R. B. Hayes, ex-président des Etats-Unis. — Paris : Vue du boulevard Haussmann terminée. — Gravures des feuillets.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

## ENTRE-NOUS

Un homme est mort il y a cent ans ; quelques-uns de nos contemporains ont fait chanter un service pour le repos de son âme et voilà qu'une partie de Montréal s'agite, qui pour, qui contre ce fait.

C'est beaucoup de bruit pour une chose toute naturelle, et je ne vois pas en quoi cela peut blesser quelqu'un.

Louis XVI ayant été guillotiné, certains monarchistes, c'est-à-dire des partisans du comte de Paris, descendant en ligne droite de Philippe Egalité qui condamna à mort son cousin, le même Louis XVI, et petit fils de Louis Philippe qui subtilisa à son profit, en 1830, le trône de France, occupé par Charles X, frère du supplicié de 1793, certains monarchistes ont cru devoir faire célébrer une cérémonie religieuse en souvenir de la victime de la tourmente révolutionnaire.

C'était parfaitement leur droit.

\*\* Je reconnais tellement ce droit que, si mes moyens me le permettaient, je ferais dire un service pour le repos des âmes de tous les rois, mais surtout de Pharamond, premier roi de France, bien que son existence ait été mise en doute par nombre d'historiens.

Ce Pharamond a toujours été pour moi l'idéal du roi et, comme l'idéal est le contraire de la réalité, il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'il n'ait pas existé, et c'est ce qui le rend d'autant plus intéressant.

N'est-ce pas Pharamond qui a prononcé ces mots, bien que Victor Hugo les place dans la bouche d'un autre :

"Par la foi de mon âme ! il faudra bien que le jour vienne où il n'y aura en France qu'un roi, qu'un seigneur, qu'un juge, qu'un coupe-tête, comme il n'y a au Paradis qu'un Dieu !"

Ce rapprochement de Dieu, du roi et du coupe-

tête est assez irrévérencieux, mais Pharamond n'y regardait pas de si près.

Hélas ! il ne se doutait pas qu'un de ses derniers successeurs, un des derniers Bourbons de France devenu roi, deviendrait la victime du coupe-tête !

\*\* Cette exécution est, à coup sûr, un événement regrettable, car le malheureux Louis XVI a payé pour ses prédécesseurs, il a soldé le compte des monstrueuses orgies de Louis XIV, du Régent et de Louis XV.

Quel pays, du reste, n'a pas vu tomber la tête d'un roi ?

L'homme coupe-tête existait depuis près de six mille ans, on l'a remplacé par un instrument, c'est là toute la différence.

Certes, bien des innocents ont été victimes de la commotion qui a ébranlé le monde, il y a cent ans, mais il ne faut pas oublier qu'à cette époque le couperet tombait aussi bien sur les têtes des juges que des condamnés.

Etre guillotiné devait être généralement le sort de ceux qui faisaient guillotiner les autres, et on le savait tellement que quelque temps après le supplice de Danton et de ses amis, un de leurs partisans composa ces vers, qui donnent une idée de l'époque tourmentée dans laquelle on vivait, en s'attendant à mourir d'une minute à l'autre :

Lorsque arrivés au bord du fleuve Phlégéthon,  
Camille Desmoulins d'Eglantine, Danton,  
Payèrent pour passer cet endroit redoutable,  
Le nautonnier Caron, cité n'équitable,  
A nos trois passages voulut remettre en mains,  
L'excédant de la taxe imposée aux humains :  
"Garde, lui dit Danton, la somme toute entière ;  
"Je paye pour Couthon, Saint-Just et Robespierre."

Les têtes de ces derniers tombèrent, en effet, quelque temps après.

\*\* Quoi qu'il en soit, les royalistes français, de Montréal—puisqu'il y en a, paraît-il—avaient le droit de faire ce qu'ils ont fait.

Ont-ils usé de ce droit, pour protester contre le gouvernement actuel de la France, je n'en sais rien et ne veux pas le croire, car, alors, ce serait tout simplement de l'enfantillage ; mais, même en admettant cette hypothèse, ils ne faisaient, je le répète, qu'user d'un droit indéniable.

Et si, demain, les Anglais faisaient chanter un service pour le repos de l'âme de Charles Ier, je n'y trouverais rien à redire.

Tant d'âmes de rois doivent être en peine dans l'autre monde !

\*\* Pendant qu'une minuscule partie de la population de Montréal s'agitait à propos de Louis XVI, qui n'en pouvait mais, tout Québec frémissait d'indignation en apprenant que le général Herbert voulait faire enlever des remparts les canons, voués à un mutisme éternel, et qui décorent la vieille ville.

Ces canons n'ont pas d'histoire, ils datent au plus du commencement du siècle ; en cas de besoin, ils pourraient faire beaucoup de bruit et très peu de mal, et un de leurs boulets arrivant sur le blindage d'un cuirassé y produirait autant d'effet qu'une botte de foin.

Ils ne rappellent aucun souvenir, mais les Québécois y tiennent comme s'ils étaient des canons historiques, pris à l'ennemi ou ayant fait entendre leur voix tonnante sur quelque champ de bataille célèbre.

Le général Herbert ne comprend peut-être pas Québec, la vieille ville ankylosée, mais justement à cause de cela, pleine d'un passé que l'on ne démolit que trop, de choses qui ont un peu d'histoire, et il ne sait pas pourquoi les Québécois tiennent à des canons qui pourraient en avoir une ; et il n'a gardé de la vieille cité qu'une idée confuse et superficielle ; il n'y a probablement vu que des côtes à monter, sans penser qu'on les descend aussi souvent ; il a peut-être remarqué qu'on y parle beaucoup de choses insignifiantes, mais il n'a pas fait attention aux génies que Québec abrite, génies qui étonnent le monde scientifique, artistique, litté-

raire et solennel, et, parodiant Molière sans changer son vers, il semble nous dire :

Sont-ce ses grands canons qui vous le font aimer.

\*\* On protesta contre l'ordre donné, beaucoup de papier fut noirci à ce sujet, ou alla même jusqu'à dire que l'on ne pouvait souffrir un pareil outrage—un bien gros mot—et Québec eut gain de cause.

Les canons resteront à leur place, sur leurs es-sieux et leur plateforme vermoulus, et, longtemps encore, ils dormiront accroupis dans leur pose menaçante, peu dangereux au fond, mais faisant bien dans le paysage.

\*\* Le général Herbert n'a pas une admiration profonde pour la milice qu'il commande, et son dernier rapport est commenté tous les jours avec une certaine aigreur.

Pourquoi diable aussi se mêle-t-il de trouver à redire à la qualité des munitions, des armes, des uniformes et des bataillons en général, quand il est reconnu que l'on ne peut rien trouver de pareil dans aucun pays et que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Un officier de la milice de Montréal m'a dit, cependant, que ce rapport n'allait pas trop loin et que certains faits allégués étaient parfaitement vrais ; il a vu lui-même des tuniques qui semblaient faites sur le modèle d'une guérite ; un affût s'est brisé au premier coup de canon ; en une journée, les pantalons ont été mis hors de service ; les bottes peuvent durer à peu près douze jours, etc., etc.

Mais, pourquoi le dire, encore une fois ?

Le général oublie les devoirs de sa position et ne se souvient pas qu'étant leur chef, il doit suivre ses subordonnés.

C'est du moins ce qui ressort du ton de son nombre de journaux.

\*\* Il paraît bien décidé que c'est lord Aberdeen qui doit remplacer lord Stanley, en qualité de gouverneur-général du Canada.

Je ne sais ce qu'en vont dire les domestiques mâles et femelles du Canada, mais je ne crois pas que cette nouvelle les rende fous d'enthousiasme.

Et voici pourquoi :

Lord Aberdeen vient de préparer un code de la domesticité, code auquel maîtres et gens devraient se soumettre et qui comprend le tarif des amendes à payer, en cas d'infraction :

Sortie clandestine : dix pences ;

Coucher hâtif ou tardif ; un demi-shilling ;

Chambre mal faite : quatre pences ;

Table mal servie, couvert incomplet : cinq pences ;

Etat d'ivresse : deux pences ;

Familiarité avec un sexe différent : un shilling.

Je ne cite pas tout, car la liste est aussi longue que l'est celle des défauts des domestiques.

Le dernier article dit que le montant de ces amendes doit être versé dans la caisse de secours des domestiques.

Cette condition, dit un commentateur du code, est propre à diminuer l'empressement que certains maîtres pourraient avoir à accepter le pacte social, et à calmer le zèle avec lequel ils auraient pu appliquer le tarif.

Après comme avant ils doivent pâtir des défauts de leurs domestiques et payer les bons comme les mauvais.

Je ne sais ce qu'il adviendra ou ce qui est advenu de ce code, mais un de ses articles frappe l'attention du lecteur, c'est la modicité de l'amende infligée en cas d'ivresse.

Cherchez-en le pourquoi, il est facile à trouver.

\*\* L'application de ce code n'améliorera pas position des maîtres et ne ferait au contraire qu'empirer l'état de choses dont on souffre.

Un journal américain raille spirituellement la difficulté que l'on éprouve de trouver des ser-vantes.

Au bas d'une série de vignettes se trouvent autant de légendes ; en voici quelques unes :

—Oui, mes enfants, dit un vieillard, je me souviens du temps où chaque ménage à l'aise avait une servante qu'on ne payait guère plus qu'un député.

—Monsieur, dit un autre à un de ces amis qui vient le voir, j'ai l'honneur de vous présenter mistress Bridget, notre cuisinière, qui a bien voulu consentir à faire notre popote pendant quelques ours.

—Eh oui, madame, nous avons organisé une petite soirée de théâtre de salon, pour célébrer le troisième lundi de l'arrivée, chez nous, de Mlle Mary-Ann, notre servante.

Et cela continue, continue, pendant une douzaine de pages, très intéressantes, et qui, fausses aujourd'hui, ne seront que trop vraies bientôt.

Quand donc l'électricité trouvera-t-elle une application pratique pour remplacer les servantes ?

### CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Le numéro de janvier de l'*Echo des Jeunes* vient de paraître. Le sommaire renferme quelques noms connus et aimés du public amateur. Cependant, la plupart sont français. Les décadents canadiens se font de plus en plus rares. Nous nous plaignons à voir en ce fait une augure favorable aux succès de notre littérature nationale.

\* \*

Un incendie terrible, tel que notre ville n'en éprouve pas souvent, a exercé ses ravages dans la nuit de jeudi à vendredi, du 2 au 3 courant. La rue Saint-Jacques, près de la gare Bonaventure, dans quelques-unes de ses belles bâtisses, a été entamée des deux côtés à la fois. Les ruines glacées sont d'un féérique aspect de désolation ; LE MONDE ILLUSTRÉ, dans son prochain numéro, en donnera de fidèles illustrations.

\* \*

La ville de Maisonneuve, Ville-Marie ou Montréal, aura, en 1893, un premier magistrat digne d'elle, de ses annales et de ses fêtes. L'honorable sénateur pour la division De Lorimier, M. Alphonse Desjardins a été élu maire de la métropole canadienne, mercredi dernier, le 1er du mois courant. Dans l'un de ses plus récents numéros, LE MONDE ILLUSTRÉ a déjà donné le portrait et la biographie de ce distingué compatriote. Maintenant, il ne nous reste qu'à y joindre nos compliments, et nous le faisons avec joie.

\* \*

Ainsi que je le signalais la semaine dernière, la saison de carnaval bat son plein. Partout résonnent les échos de bals, levers et autres réjouissances... préparatoires au carême que va nous amener le quinzième jour de février. La charité, comme de juste, tient aussi ses assises philanthropiques, en ces jours de générosité. Les bazars s'organisent de tous côtés. Le couvent des sœurs de la Congrégation, à la Pointe aux Trembles, nous fait savoir qu'il aura le sien, du 9 au 14 de ce présent mois. Agrémenté de jolies séances d'amateurs, les soirs des 11, 13 et 14—au modique taux de quinze centins d'entrée, de même que celle du bazar n'est qu'à cinq centins—il sera un succès, nul doute.

\* \*

La scène, à son tour, revendique ses droits de carnaval. Sans compter nos grands théâtres permanents—y compris le Lycée qui va reprendre, ces jours-ci, sa si intéressante "semaine française"—on nous annonce qu'une compagnie, organisée sous le nom de *Corps dramatique Métropolitain*, sous la direction de M. Pierre Frérot, donnera une représentation en français du drame empoignant : *Les*

*ruines du château noir*. Cette grande soirée dramatique aura lieu le 14 février, à la salle Métropolitaine, no 1695, rue Notre-Dame, à 8 h. p.m. Les billets seront en vente au no 218, rue St-Jacques, et le soir, à l'entrée de la salle.

\* \*

PETITE POSTE EN FAMILLE.—*J.-W. S\*\*\**, Ottawa.—Poétiques idées, mais versification défectueuse, pas suffisamment exercée. "Vingt fois sur le métier, etc." Heureux serons-nous, après cela, de vous donner droit de cité. Vos noms et prénoms vrais ainsi franchement déclinés à la rédaction, nous ne demandons pas plus en fait de "nom responsable."

*Pedro*, Saint-Liboire.—Reçu et admis, mon cher collaborateur. Bien pensé et bien dit, cet article, pratique en notre fin de siècle, idolâtre du "moi," aura bientôt son tour.

*M.M. Benjamin Sulte et Ed. Aubé*, Ottawa.—Patience, s.v.p. ; le "groupe" et la "maison Hart" vont venir bien vite

*Bluet*, Chicoutimi.—Mais non, mais non, je vous en prie ! Si vous avez la sainte flamme de la vocation littéraire (et ce me semble) n'allez pas risquer de l'éteindre en vous comprimant de telle sorte. Plutôt écrire pour écrire que de s'infliger ce tourment. LE MONDE ILLUSTRÉ ne dispose pas toujours de l'espace qu'il voudrait, en présence d'essais comme les vôtres ; néanmoins, il continuera de les bien accueillir. Tenez ferme, gentille collaboratrice : si rares chez nous sont les femmes de talents tenant une plume habile et qui ne l'ont pas laissée tomber trop tôt de leurs doigts lassés, par l'ennui ou l'inconstance... passez-moi le mot.—JULES SAINT-E.

### NOS GRAVURES

#### UN MARIAGE PRINCIER

Le 10 janvier dernier, on a célébré solennellement, au château de Sigmaringen, en Souabe, le mariage de Ferdinand de Hohenzollern, prince royal de Roumanie, avec la princesse Marie d'Edimbourg.

Le prince Ferdinand est né à Sigmaringen, le 24 août 1865, il est donc âgé de 28 ans et a été appelé, après la renonciation de son frère aîné, à la succession au trône de Roumanie. Il est, en outre, lieutenant à la suite du régiment d'infanterie No 3, et lieutenant dans l'armée allemande au 1er régiment de la garde.

Quant à la princesse Marie d'Edimbourg, elle est la fille du duc d'Edimbourg, fils puîné de la reine Victoria et de la grande duchesse Marie de Russie, sœur du Czar Alexandre II.

De taille moyenne, d'un port gracieux, avec au fond de ses yeux bleus, cette ombre qu'y met la nature moscovite, elle unit en sa personne ce que le type britannique a de plus sympathique à ce que le russe a de plus expressif. Certainement, à côté de son mari très physiquement bien doué, elle fera charmante figure, parmi ces Roumains, où, sous le soleil et la lumière d'Orient, les hommes et les femmes professent par l'exemple, le culte de la beauté.

Par le fait de son union avec un prince catholique, la jeune mariée qui est protestante, se trouve dans l'obligation de renoncer aux droits qu'elle pourrait avoir dans la suite au trône d'Angleterre. Mais ce mariage du futur roi de Roumanie avec cette jeune princesse, est d'un caractère tel qu'on ne peut y voir qu'un gage d'indépendance et un symbole des bonnes relations que le pays roumain tient à garder avec toutes les puissances.

M. JAMES-G. BLAINE

Cet homme remarquable, dont la mort laissera un vide profond dans le monde politique et littéraire des États-Unis, M. Blaine, était sans contredit le plus grand citoyen que nos voisins pouvaient offrir à l'admiration des autres peuples.

James Gillespie Blaine était né à Brownsville-Ouest dans la Pennsylvanie, le 31 Janvier 1830. Les ancêtres de Blaine étaient des Écossais qui vinrent s'établir dans la vallée de Cumberland

en 1725. L'illustre défunt a commencé ses études à treize ans au collège de Washington. Il alla ensuite à Kentucky, où il fut professeur de mathématiques dans un institut militaire.

C'est dans cette dernière ville qu'il fit la connaissance de Mlle Harriet Stanwood, qu'il épousa plus tard. De ce mariage naquirent un grand nombre d'enfants.

En 1853, il planta sa tente dans l'Etat du Maine et embrassa la carrière du journalisme ; il devint le propriétaire du *Journal de Kennebec* et du *Daily Telegraph* de Portland en 1857. Il fut un des organisateurs du parti républicain dans l'Etat du Maine et en devint le représentant, de 1858 à 1862. M. Blaine fut orateur du congrès, de 1860 à 1873.

Il se présenta en 1876, mais il fut défait par le candidat démocrate, M. Hayes. En 1881, il accepta la place de secrétaire d'Etat offerte par le président Garfield. Le défunt était avec ce dernier quand il fut assassiné, au mois de décembre 1881. Il envoya sa démission, dans la même année, au président Arthur.

En juin 1884, Blaine fut choisi comme candidat à la présidence par la convention républicaine de Chicago, malgré l'opposition et la résistance de certains républicains qui, par dépit, durant la lutte donnèrent leur appui au candidat démocrate. A cette élection il obtint 4,485,022 voix et Cleveland en eut en sa faveur 4,910,975. Après cette défaite, Blaine s'est tenu en dehors de la politique, durant plusieurs années, occupant tous ses moments à un ouvrage très important : "Twenty years in Congress."

En 1888, malgré les pressantes sollicitations qui lui étaient faites, Blaine refusa d'être de nouveau candidat à la présidence, mais il donna un énergique coup de main à Harrison. Nommé secrétaire d'Etat en 1890, il résignait, en 1892, pour organiser sa candidature à la présidence.

Depuis sa retraite, Blaine vivait paisiblement à Bar Harbor, au sein de sa famille.

#### RUTHERFORD-BURCHARD HAYES

En même temps que Blaine, il est de mise assurément de mettre sous les yeux de notre public une autre belle figure de la république américaine : Hayes, son concurrent heureux, à la présidence, en 1876 ; Hayes qui l'aura précédé de quelque temps seulement dans la tombe.

La carrière de Hayes—quelque discrédit qu'on ait essayé de jeter, en certains quartiers, sur l'accession et l'administration de ce président—fut, de l'aveu de tous, en sa vie publique comme en sa vie privée, celle d'un citoyen modèle. Son nom a droit de vivre.

Né dans l'Ohio, en 1822, il reçut une éducation soignée et s'adonna à la pratique du droit. Aux jours sombres de la guerre de sécession, ses sympathies en firent un soldat anti-esclavagiste ; sa bravoure et son dévouement, bientôt, un des officiers en chefs, commandants de l'armée du Nord.

En 1864, pendant qu'il était encore sous les drapeaux, on l'éluait au Congrès.

Mis en nomination, en 1867, comme gouverneur de l'Ohio, il fut élu deux fois de suite par d'écrasantes majorités.

De nouveau mis en nomination pour le Congrès, en 1872, il fut défait par une coalition. Il se retira alors de la vie publique : pour toujours, c'était son espoir.

Mais en 1875, bien contre son gré, on le porta encore une fois candidat à la charge de gouverneur de l'Ohio. Son succès fut éclatant.

Aussi, rien d'étonnant si la candidature de ce politicien modeste et mis en vue malgré lui, ce s'imposa à la Convention Nationale de 1876. Il apparaissait aux yeux de tous comme le guide le plus sûr pour son parti, que le double terme du général Grant laissait un peu démoralisé.

L'élection de M. Hayes et puis son administration mouvementée, ont été vivement critiquées. Ce n'est pas le lieu d'en rééditer ici le pour et le contre.

Depuis l'expiration de son terme d'office, l'ex-président Hayes dévouait sa vie entière à des œuvres de philanthropie. Il est mort à la suite d'une courte maladie, et a été inhumé le 20 janvier dernier.—J. Sr.-E.



## POURTANT

O soif insatiable  
Et de gloire et d'honneur,  
Désir déraisonnable,  
Tu consumes mon cœur.

Aux grands-deurs immortelles  
Pourquoi tant aspirer ?  
Quand on est privé d'ailes  
Pourquoi vouloir voler ?

Fuis donc, folle chimère,  
Vain rêve tant flatté ;  
Aux autres la lumière,  
A moi l'obscurité.

Ne reviens plus me dire  
Les actes sans pa eil  
Des grands noms que j'admire ;  
Laisse moi mon sommeil.

Pourtant... reste, je t'aime ;  
J'aime rêver de toi,  
Et malgré l'espoir même  
En l'avenir j'ai foi !

*Wilfrid*

## LA MANIE DU DUEL

Que jamais le duel, monstre impie et farouche,  
N'arme vos mains d'un glaive au meurtre préparé.



J'ÉCRIS ces lignes sous le coup d'une émotion bien pénible que m'a causée la vue d'une gravure représentant l'issue d'un duel entre deux jeunes Français, riches, nobles et doués, dit-on, mais j'en doute, des plus belles qualités du cœur et de l'esprit.

L'un a été blessé grièvement. Il est là, sur un lit de feuilles mortes, la poi-

trine ouverte, entouré des témoins du combat, qui, la douleur peinte sur le visage, laissent échapper ces trois mots : Il est mort...

A quelques pas du vaincu, le vainqueur—en proie au désespoir—brise son épée sur la pierre en exhalant ce vilain regret :

—Misérable ! j'ai tué celui qui fut longtemps mon meilleur ami...

En effet, ces deux jeunes gens s'étaient aimés depuis leur enfance, et, la veille encore de ce drame, on pouvait les voir franchissant ensemble le seuil d'un château pour assister à une de ces fêtes brillantes auxquelles ils assistaient souvent, et qui ne leur laissaient dans le cœur que d'agréables souvenirs. Mais voilà que, tout à coup, pour le fol amour d'une jolie brunette, et excités qu'ils étaient par un vin trop capiteux, nos deux jeunes gens se disent des injures, puis décident, en présence de plusieurs personnes, de régler leur différend par l'épée. Les témoins sont choisis, séance tenante ; mais ceux-ci, qui connaissaient l'estime que se portaient les deux jeunes gens, espéraient pouvoir les réconcilier facilement sur le terrain où devait avoir lieu le combat. Le lendemain, tous se rendaient à l'endroit désigné.

Les témoins s'efforcèrent de faire oublier aux deux anciens amis leur querelle de la veille ; ils leur parlèrent de leur vieille amitié, de la douleur que leur mort causerait à leurs parents et amis, de l'avenir brillant qui les attendait, des services qu'ils pouvaient rendre à la société et à la patrie ; mais à toutes les paroles de réconciliation qu'ils leur adressèrent, nos deux jeunes orgueilleux répondirent avec emphase :

—Nous ne pouvons reculer sans manquer au point d'honneur !

Quel faux point d'honneur, grand Dieu ! oui, quel honneur que celui qu'on ne peut réparer que par le plus féroce et le plus extravagant de tous les crimes !

Malheureusement le préjugé pour ce faux point d'honneur existe, dans presque tous les pays du Vieux Monde, au sein des familles les plus honorables. "Les parents, dit un célèbre écrivain, l'inspirent quelquefois à leurs enfants, contre la réclamation de leur conscience : ils en sentent l'injustice, la folie, le crime, et toutes les suites funestes ; mais l'opinion du monde—ce tyran qui subjugué, avec tant d'empire, les esprits—est un maître impérieux dont ils n'ont pas la force de secouer le joug ; et par les fausses maximes qu'ils versent dans l'âme de leurs enfants, ils lui forment de nouveaux esclaves, dont les crimes à cet égard, et peut-être même la perte éternelle leur seront imputés. Mais ce qui est plus incompréhensible encore, c'est qu'on a vu des pères et des mères, non seulement donner des leçons de ce faux honneur, mais souffler dans le cœur de leurs enfants la fureur de la vengeance, leur mettre à la main l'épée meurtrière et les traîner, pour ainsi dire, à l'autel sanglant où ils seront probablement égorgés..."

Dans le temps où presque tous les gouvernements de l'Europe autorisaient ou toléraient les combats singuliers, le grand Théodoric écrivait aux Romains :

"Tournez vos armes contre l'ennemi, et ne vous en servez pas les uns contre les autres. Que des querelles, souvent peu importantes en elles-mêmes, ne vous conduisent pas à des extrémités aussi condamnables. Soumettez-vous à la justice, qui fait le bonheur de l'univers. Quittez le fer, quand l'Etat n'a point d'ennemis : c'est un grand crime de lever le bras contre des citoyens, pour la défense desquels il serait glorieux d'exposer sa vie."

La vraie bravoure, a dit un pieux auteur, ne ressemble pas à la fureur ni à cette délicatesse pointilleuse que l'ombre d'un outrage enflamme : elle aime à venger avec éclat les injures de la patrie, et dissimule les offenses personnelles ; elle cherche à triompher des ennemis de l'Etat par sa valeur, et des siens par la gloire de ses actions.

Un cavalier avait reproché à Pères de Vergas, au siège de Séville, que l'écu ondulé qu'il portait n'était pas permis à ceux de sa maison. Pères dissimula ce reproche ; mais quelque temps après, comme on assiégeait une autre ville, il combattit avec tant de bravoure qu'il retira son écu tout hérissé de flèches ; se retournant alors vers son rival, qui s'était toujours tenu à l'abri des coups, il lui dit :

—Vous avez raison de vouloir ôter cet écu à ceux de ma maison, puisqu'ils l'épargnent si peu ; sans doute que vous le méritez mieux, vous qui la conservez si bien...

Qui aurait osé dire que Pères de Vergas était un lâche, parce qu'il n'avait pas provoqué son insulteur en duel ? Ah ! c'est que cet homme de réelle valeur savait en quoi consistait le vrai point d'honneur.

Non, le duel n'est pas une institution d'honneur, comme le pensent les duellistes, mais une mode affreuse et sanguinaire qui doit sa naissance aux nations féroces du Nord. Voici ce qu'en dit une plume autorisée :

"C'est dans les sombres forêts et dans les inaccessibles montagnes de l'ancienne Germanie, au milieu d'un peuple farouche, qu'il faut placer l'origine du duel. Une indépendance, triste apanage d'un gouvernement à peine ébauché, qui, au défaut des lois, autorisait les particuliers à se faire justice par la voie des armes ; un faux point d'honneur, qui faisait regarder l'usage de la force comme le moyen le plus noble de se faire rendre raison et de soutenir ses prérogatives, voilà les vraies causes qui firent naître le duel parmi les anciens Germains. Ces hommes aussi barbares que les lieux qu'ils habitaient, s'étant précipités comme un torrent en Italie, en Espagne et dans les Gaules, leur fureur naturelle les y suivit ; ils y apportèrent l'usage du duel."

Duellistes, contemplez vos nobles modèles !

Il y a en Allemagne, en France et en Italie, pour ne parler que de ces trois pays, des centaines

et des centaines d'hommes qui ont la détestable et ridicule manie du duel.

Pour la moindre offense que vous leur faites, ils vous appellent sur le terrain. Que dis-je ? Si, en passant à côté d'eux, vous les coudoyez, même sans le vouloir, ou si vous vous adonnez à les regarder en face, vite, ils vous menacent de l'épée ou du pistolet ! Ils vous demandent raison d'un geste, d'un mot, d'une chanson, d'un éclat de rire dont ils se croient être l'objet ! Ils ressemblent en cela au célèbre Crillon, qui était pourtant regardé comme le plus honnête homme de son siècle, bien que son biographe ait dit de lui : "Un mot équivoque le révoltait, et d'abord il portait les choses aux dernières extrémités. De cette délicatesse outrée résultaient des combats, des duels, qui le faisaient passer quelquefois pour pointilleux." Exemple : Un jour Bussy d'Amboise ayant rencontré Crillon dans la rue, lui demanda avec un ton et un regard qui lui déplurent :

"—Quelle heure est-il ?

"—L'heure de ta mort, répondit Crillon, en mettant l'épée à la main !

Il en aurait coûté la vie à l'un ou à l'autre, si on ne les eût séparés.

Tels sont la plupart des êtres qui sont pris de la manie du duel. "Nous avons de l'honneur, disent-ils, et cet honneur est au bout de notre épée, toujours prête à percer ceux qui voudraient en douter..."

Les journaux ne nous ont-ils pas souvent rappelé que certains Européens, dont nous connaissons trop les noms, montraient avec orgueil une panoplie renfermant vingt-cinq ou trente épées qui représentaient le nombre de duels qu'ils avaient eus ? Pourtant, en Europe comme partout où la civilisation existe, le duel est défendu. Alors comment se fait-il qu'un homme qui se vante d'avoir croisé le fer avec trente adversaires, et d'en avoir tué au moins une dizaine, n'ait pas déjà expié ses crimes sur l'échafaud ? Car, après tout, cet homme n'est qu'un criminel ou un fou dangereux, et par conséquent un être indigne de vivre au milieu de la société. Si la soif qu'il a de répandre le sang de ses semblables est l'effet d'une manie, eh bien ! qu'on l'enferme donc avec les maniaques, les fous, dans un asile ! Dans la plupart des cas, qu'arrive-t-il ? Le duelliste vainqueur, ou plutôt l'assassin, quitte son pays... pour y revenir au bout de quelques mois : histoire d'aller se refaire la main à l'étranger ! S'il est arrêté, il trouve des avocats de talent qui prouvent, comme deux et deux font cinq, qu'il a vengé son honneur outragé, et des juges qui l'acquittent honnêtement... sans doute afin de lui donner la chance d'exercer derechef sa brutale adresse sur cette chair bonne à tailler qui s'appelle l'homme...

On a dit souvent que ceux qui se battent en duel sont des hommes sans foi ; moi j'ajoute que ce sont des hommes sans raison et sans cœur. Car, on a beau douter de Dieu et de l'enfer, on ne peut douter qu'en mourant sur le champ du combat, on se sépare volontairement et pour toujours des biens qu'on a amassés avec tant de peine, de sa femme, de ses enfants et de ses amis qui, ce semble, doivent nous tenir au cœur ; or, en quittant tout cela, on prouve qu'on est dépourvu de raison et de cœur ; en d'autres termes, on démontre que notre esprit, pourtant si fier, a été frappé soudain d'une folie que le diable inspire à ceux qu'il a hâte d'avoir pour sujets dans son royaume.

Oui, je dis qu'ils sont fous ceux qui renoncent à leur famille, à leurs intérêts les plus chers, à leur salut éternel, pour se venger d'ennemis qui, parfois, ne leur ont fait aucun mal réel.

Se venger ? mais s'ils se font tuer, seront-ils plus avancés ? auront-ils pu satisfaire leur vengeance ?...

Notre pays, je le dis avec fierté, ne produit pas de ces sujets bizarres qui s'imaginent avoir été créés et mis au monde pour jouer du pistolet ou de l'épée avec tous ceux qui les regardent de travers.

Il y a bien, ici et là, des toqués qui ont la manie du duel, mais ils ne sont pas chanceux, pas chanceux du tout ; qu'on en juge par les trois exemples suivants.

En 18... dans la paisible paroisse de Saint-R... vivait un grand diable de six pieds, mince

## PRIMES DU MOIS DE JANVIER

## LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de JANVIER a eu lieu samedi, le 4 FEVRIER dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

|          |     |            |         |
|----------|-----|------------|---------|
| 1er prix | No. | 49....     | \$50.00 |
| 2e prix  | No. | 21,866.... | 25.00   |
| 3e prix  | No. | 14,127.... | 15.00   |
| 4e prix  | No. | 22,994.... | 10.00   |
| 5e prix  | No. | 34,024.... | 5.00    |
| 6e prix  | No. | 15,740.... | 4.00    |
| 7e prix  | No. | 26,241.... | 3.00    |
| 8e prix  | No. | 10,416.... | 2.00    |

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

|       |        |        |        |        |        |
|-------|--------|--------|--------|--------|--------|
| I01   | 6,338  | 13,287 | 19,274 | 27,201 | 33,229 |
| 107   | 6,590  | 13,553 | 20,872 | 27,240 | 33,859 |
| 126   | 7,092  | 14,307 | 22,031 | 27,536 | 34,332 |
| 149   | 7,282  | 14,926 | 23,585 | 27,689 | 34,583 |
| 628   | 7,621  | 15,881 | 23,718 | 28,495 | 35,046 |
| 1,120 | 7,885  | 16,361 | 24,412 | 29,103 | 35,892 |
| 1,716 | 8,455  | 16,838 | 25,736 | 29,236 | 36,450 |
| 3,093 | 8,699  | 16,894 | 25,840 | 29,253 | 36,591 |
| 3,885 | 9,721  | 17,561 | 26,111 | 29,496 | 36,748 |
| 4,479 | 10,020 | 18,086 | 26,254 | 29,606 | 37,471 |
| 4,515 | 10,853 | 18,216 | 26,608 | 29,671 | 37,496 |
| 4,704 | 11,532 | 18,858 | 26,742 | 30,440 | 38,067 |
| 5,256 | 11,943 | 18,907 | 26,915 | 31,488 | 38,517 |
| 5,693 | 12,552 | 19,184 | 26,975 | 33,077 | 39,493 |
| 5,875 | 130,68 |        |        |        |        |

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de JANVIER sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No. 276, rue Saint-Jean, Québec

Le tirage se fait chaque mois dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## CELA VOUS CONCERNE

On a dit, à bon droit, qu'une moitié du monde ignore comment vit l'autre moitié. Un bon petit nombre d'entre nous, comparativement, possède une santé parfaite, à cause du mauvais état de notre sang. Et nous allons, tout le long des jours, penser à peine, excepté si l'on y arrête fortement notre attention, que des milliers de gens autour de nous, souffrent de la scrofule, du rhumatisme et d'autres sérieux désordres du sang, pendant que leur souffrance peut difficilement se dire. Les succès de la Sarsaparille de Hood, pour toutes ces infirmités, tels que démontrent si souvent dans nos colonnes d'annonces, semble bien propre à déterminer l'usage de ce remède par tous ceux qui souffrent de pareils maux. Toute réclamation en faveur de la Sarsaparille de Hood est pleinement appuyée par ce que ce médicament a accompli et accomplit encore. Quand les propriétaires proclament ses bienfaits envers tous ceux dont le sang est impur, à un degré plus ou moins grand, ils entendent assurément s'adresser à vous aussi.

Louis.—Notre ami Jos l'a échappé bel, n'est-ce pas ? Il était pour épouser une jeune fille, quand il a appris qu'elle avait dépensé deux mille piastres pour ses robes.

Henri.—Mais il s'est marié tout de même.

Louis.—C'est vrai, mais pas avec celle-là.

Henri.—Avec qui donc ?

Louis.—Avec la couturière de la demoiselle.

Le catarrhe dans la tête, c'est un malaise permanent et pour le guérir il faut quelque chose d'aussi effectif que la Sarsaparille de Hood.

et droit comme un I, qui cherchait à en imposer à tout le monde avec des airs de pourfendeur. Il faisait partie de la milice volontaire. Disons qu'il s'appelait X.... Jaloux comme un Espagnol, il ne pouvait souffrir la présence d'autres jeunes gens auprès d'une aimable personne qu'il fatiguait de ses assiduités. Un jour, c'était le jour de l'an, un M. Y.... alla faire visite à cette jeune fille, qu'il trouva en compagnie du long militaire. Celui-ci se montra tellement grossier, que M. Y.... crut devoir le rappeler au sentiment des convenances, ce qui eut l'effet de le mettre en colère.

Le lendemain, rencontrant M. Y.... dans la rue, il l'apostropha ainsi :

—Vous m'avez insulté, hier, sous les yeux de ma future épouse, et je vous demande réparation de cette insulte, par les armes ; voici ma carte !

M. Y...., sans répondre, prit la carte, la déchira tranquillement, puis, tombant à bras raccourcis sur X...., il lui administra une râclée des mieux carabinées !

X...., quand il put échapper aux mains de M. Y...., se sauva clopin-clopat, poursuivi par les huées des gamins qui lui criaient à tue-tête :

—Prends garde de tomber ! envoie fort ! prends garde de tomber !!!

X.... voulut se venger en inventant sur le compte de M. Y.... toute espèce d'histoires, et même des couplets de chanson qu'il chercha à répandre partout ; mais ce petit moyen ne réussit qu'à le couvrir encore plus de ridicule. En tout cas, il fut guéri de la manie du duel....

Et de un !

M\*\*\*, député pour une des divisions électorales de Québec, ayant pris ombrage d'un article paru dans le *Journal de Québec*, qui était rédigé alors par feu l'honorable Joseph Cauchon, se rendit au bureau du rédacteur et somma celui-ci de lui faire apologie ou de venir se battre avec lui au pistolet, le lendemain matin, à six heures, sur les plaines d'Abraham.

M. Cauchon, sans lever la tête, lui répondit simplement :

—Je serai, avec mes deux témoins, sur les plaines d'Abraham, demain matin, à six heures précises.

Notre député, qui était aussi peureux qu'un lièvre, fut bien désappointé et terrifié à la fois d'entendre une pareille réponse, lui qui croyait que M. Cauchon s'empresserait de lui faire une apologie en règle.... Il sortit du bureau de la rédaction, la tête basse, et se rendit tout droit chez le chef de police, qui était un de ses plus intimes amis.

—J'ai un duel au pistolet, demain, avec Cauchon, soupira-t-il, en se laissant choir sur un sofa.

—Pas possible ?

—Hélas ! oui.

—Et tu viens sans doute me demander de te choisir des témoins ?

—Non, je viens te demander, au contraire, d'empêcher ce duel.

—Comment ça ?

—En envoyant trois ou quatre de tes policiers, à la barrière Saint-Louis, pour nous.... nous.... arrêter.... tu comprends, hein ?

—Ovi, compte sur moi !

N'ayant plus rien à craindre, notre député quitta le chef de police, le front radieux.

Le lendemain, accompagné de ses témoins, il arrive à la barrière Saint-Louis où il trouve M. Cauchon aux prises avec la police, qui lui disait :

—Vous ne passerez pas !

—Qu'est-ce que cela veut dire ? s'écria notre député, d'une voix solennelle, en s'avançant ; l'air menaçant, sur l'homme de police qui tenait M. Cauchon.

Celui-ci répondit naïvement :

—Ben dame ! notre chef nous a dit que vous lui aviez demandé d'empêcher votre *douelle*, et nous travaillons à ça !

Tableau !!!

Un rire homérique accueillit cette superbe réponse ; et le lendemain, M. Cauchon, avec cette verve qu'on lui connaissait, raconta la scène dans son journal. Il appliqua à notre député le sobriquet de *pistolet*, sobriquet que ce malheureux a gardé jusqu'à sa mort....

Et de deux !

Il y a quelque trente ans, un typographe—un vrai type—imagina de se faire provoquer en duel par un étudiant en droit qui passait, à tort ou à raison, pour être un habile spadassin.

Ayant rencontré l'étudiant dans une soirée, il se permit de lui rire au nez d'une manière irrévérencieuse.

Après la soirée, l'étudiant dit au typographe :

—Si vous êtes aussi brave que vous êtes insolent, vous le prouverez en venant échanger quelques balles avec moi, mardi matin, à cinq heures, au nord du petit pont noir, route de Charlesbourg.

—Accepté, fit le typographe, en retenant un rire prêt à éclater.

Le mardi suivant, à l'heure indiquée, les adversaires étaient réunis avec leurs témoins et un chirurgien, s. v. p., au nord du petit pont noir.

Les témoins chargèrent les armes qu'ils remirent aux lutteurs.

L'étudiant était pâle et muet ; le typographe, au contraire, avait le front serein et le verbe haut.

Il fut décidé que l'étudiant tirerait le premier.

—Une, deux, trois, feu ! cria une voix formidable.

L'étudiant fit feu, mais, apparemment, ne toucha pas au typographe.

Celui-ci tira à son tour, sans résultat.

Les témoins rechargèrent les armes.

L'étudiant prit le pistolet, en pressa la détente et.... la balle respecta encore son adversaire.

Bref, les combattants avaient déjà échangé sept balles sans s'atteindre.

L'étudiant rageait.

C'était au tour du typographe à tirer. Il fit feu, et un projectile mou alla s'aplatir sur le nez de l'étudiant, sans lui faire aucun mal. Celui-ci ramassa le projectile, et s'aperçut bientôt qu'il était composé de mastic noir....

Décrire fidèlement la scène qui s'ensuivit, serait assez difficile : le typographe et tous les témoins riaient à faire croire que la bouche leur faisait le tour du visage, pendant que l'étudiant jurait comme Jean Bart en présence des Anglais !

Il voulait absolument recommencer la lutte.

—Mais avec quoi, mon cher, lui demanda un témoin : nous n'avons que des balles de mastic....

Ses amis se moquèrent tant et si bien de lui qu'il finit par comprendre qu'il valait mieux en prendre gaiement son parti ; et tous, bras dessus, bras dessous, reprirent le chemin de la ville en chantant à gorge déployée :

Malborough s'en va-t-en guerre  
Mironton, Mironton, Mirontaine,  
Malborough s'en va-t-en guerre,  
Savoir quand reviendra !

Ainsi finissent tous les duels canadiens : par un éclat de rire ou une chanson !

Et de trois !

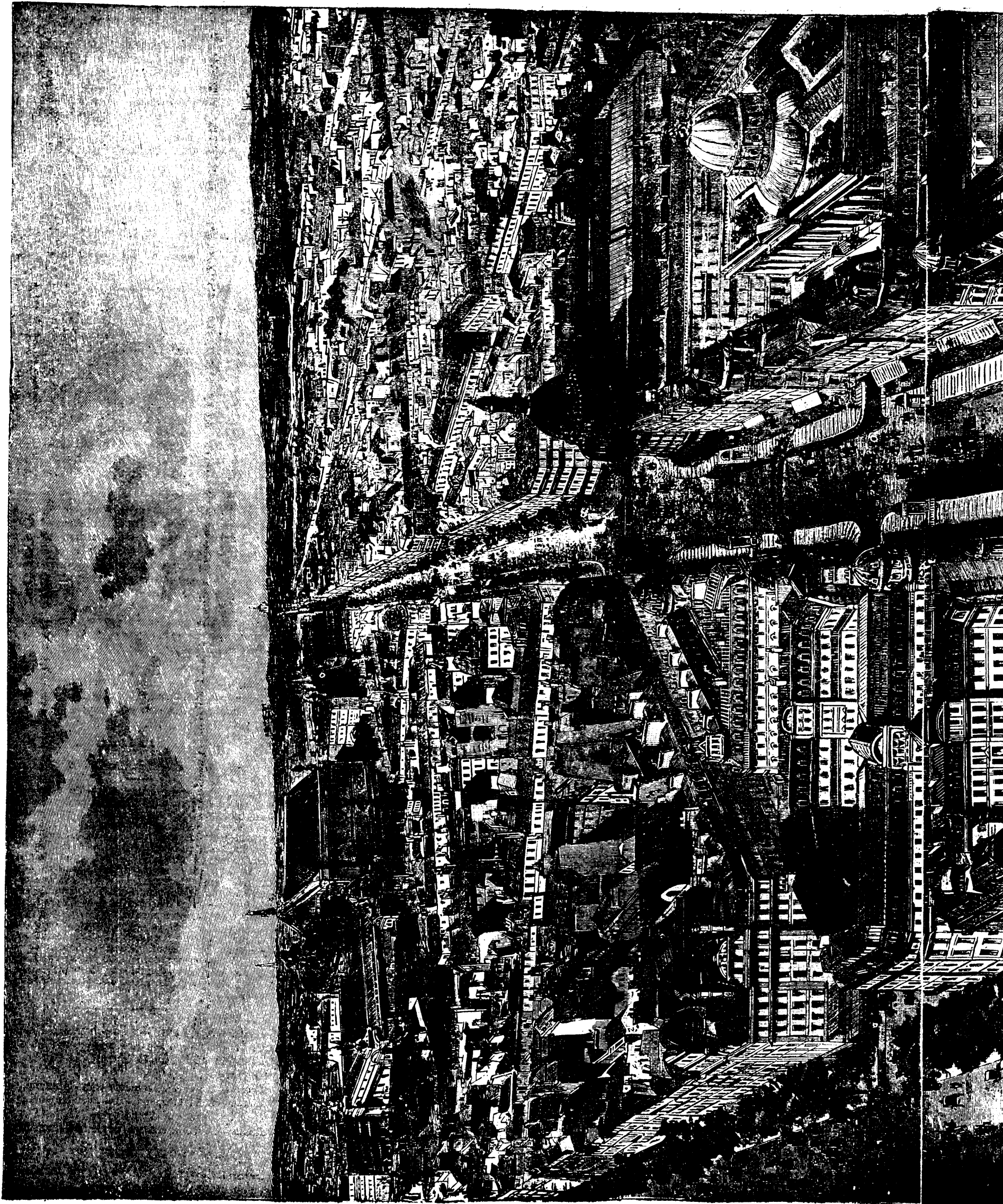
Non, je le répète, il n'y a pas de véritables duellistes dans ce pays-ci, et voici les principales raisons : 1o. parce que l'esprit de foi est trop vivace dans le cœur de notre population ; 2o. parce que la loi châtie rigoureusement les bipèdes qui ont la manie du duel ; 3o. parce que les Canadiens ont une arme terrible pour combattre les spadassins : l'arme du ridicule ; et, certes, ils s'en servent avec une adresse incomparable.

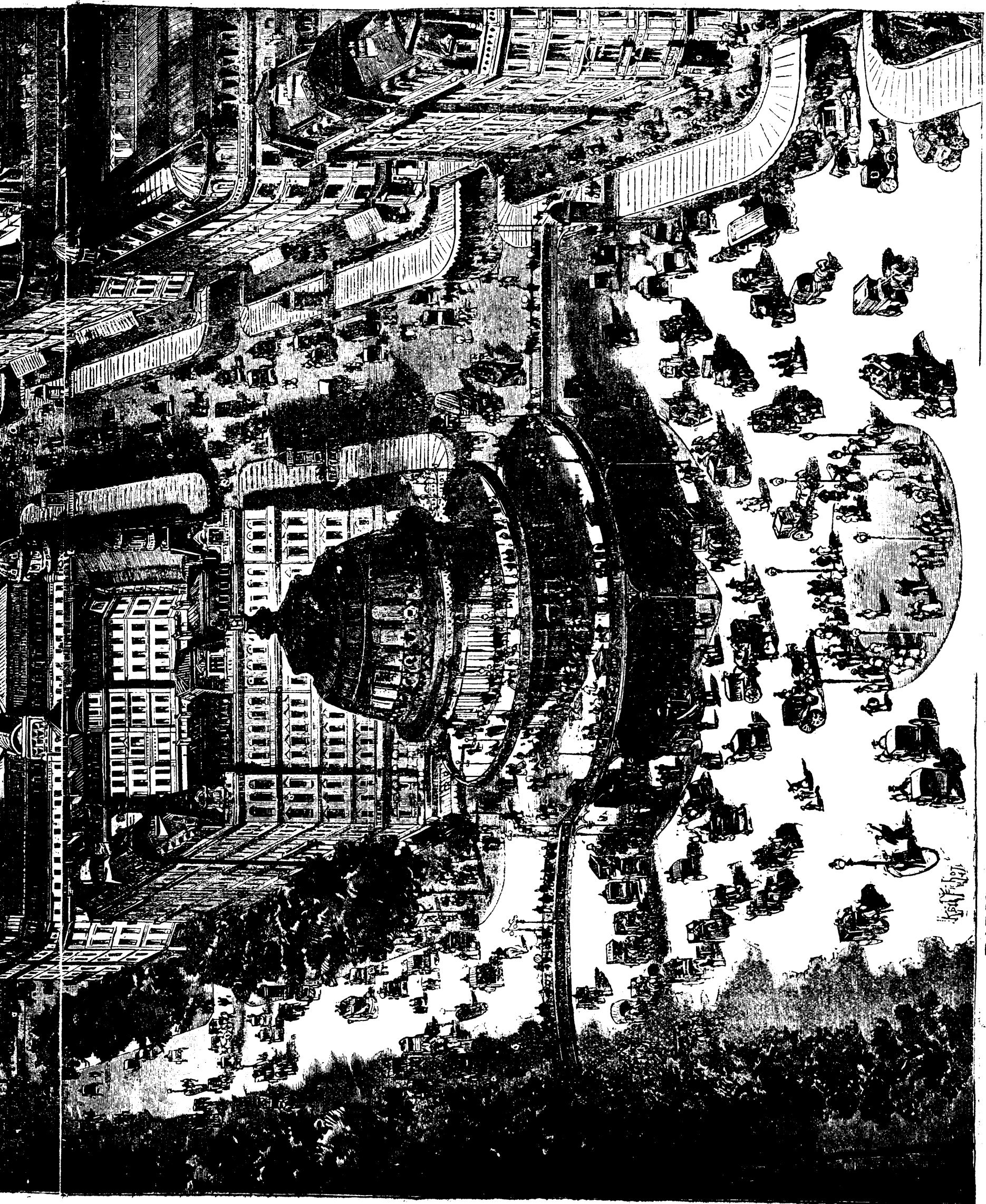
Il est même facile de constater que cette manie tend à disparaître aujourd'hui en France, aussi bien dans l'armée que parmi les hommes politiques. Un grand journal disait récemment à ce sujet : " Il n'y a plus de sang versé dans les rencontres en France, et si l'on observe encore les formes traditionnelles, les Français, en général, commencent à rire du duel comme d'une manifestation de folie humaine."

A la bonne heure.

Que Dieu guérisse notre bien-aimée France de cette folie et qu'il en protège toujours notre cher Canada !

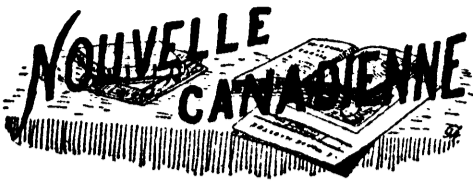
J. B. Cauchon





PARIS. — LE BOULEVARD HAUSSMANN TERMINÉ. — ( Du Journal *Illustré* )





## SCÈNE DE LA VIE RÉELLE



— Une histoire, grand-père ! ah ! grand-père, une histoire, s'il vous plaît ! . . .

Tel était le cri que mes deux frères et ma sœur répétaient pour la centième fois peut-être, depuis le commencement de la veillée ; une de ces soirées sombres et triste du mois de novembre.

Le grand-père semblait ne pas entendre : la tête légèrement penchée, les pincettes à la main, il livrait aux tisons un combat acharné. A chaque nouvelle attaque, le charbon qui se consumait en exhalant une âcre fumée jetait une flamme terne dont l'éclat fugitif et vague éclairait, avec la troupe, le noble visage du vieillard.

Assise dans un fauteuil moelleux, placé non loin de là, j'observais mon grand-père fixant sur le foyer un regard vague et perdu. Son silence témoignait qu'il veillait en tête à tête avec d'étranges réminiscences ; une singulière émotion semblait l'avoir soudain envahi. Sans doute, il pensait à ses voyages, ses années passées sur mer ; cette vie aventureuse lui plaisait tant. Il avait commencé bien jeune ; comme il aimait à nous parler du temps où il était petit mousse, grimant au haut des mâts, ou se tenant à une simple corde.

— Grand-père, une histoire, dit Lélol, bambin de cinq ans, ou je monte à cheval sur tes genoux et te fais papillote.

Puis il s'appretait à mettre sa menace à exécution, lorsqu'enfin l'ancien pilote sortit de sa rêverie : il releva sa belle tête grisonnante, son regard prit une expression de tendresse infinie, il passa la main sur son front comme pour chasser les pensées de l'heure présente, et, après avoir aspiré une forte dose de la poudre odorante et noire, Muse inspiratrice des conteurs, et toussé quelque peu, il dit :

— Ecoutez bien, ce n'est pas un conte ni une histoire de naufrage que je vais vous conter ce soir. Voyons, écoutez bien.

Trouvant que les lèvres roses ne se fermaient pas assez vite, il lança en enfant sa voix son ordinaire commandement :

— Silence sur le pont . . . histoire en vue . . .

Un bruit confus de chaises qu'on rapproche se fit entendre ; les lèvres mutines furent closes tout aussitôt et le vieillard commença son récit par le traditionnel :

— Il y avait une fois, plusieurs enfants qui jouaient sur le bord d'un puits à sec. Ils s'amusaient à sauter d'un côté à l'autre de l'ouverture. Par suite d'un faux mouvement, ou d'une déplorable plaisanterie, l'un des enfants poussa l'autre et ce dernier fut précipité dans la fontaine profonde. Ses camarades épouvantés s'enfuirent et se gardèrent bien de rien dire. Voilà donc le pauvre petit, qui heureusement ne s'était pas blessé en tombant, abandonné sans secours, sans ressources.

— Il pousse des cris décriants ; ses cris se perdent dans l'immensité de ce souterrain profond et des cris étouffés répondent seuls à son appel. Il essaie de s'accrocher aux saillies et de s'élever, peu à peu, à l'aide des genoux, des ongles et même des dents. Il retombe chaque fois.

— Peu à peu la nuit vient, l'air s'épaissit, les vapeurs se forment et de vagues rumeurs, des craquements sinistres, tous ces sons mystérieux que la peur et l'obscurité grossissent, et qu'un écrivain a appelés *les bruits du silence*, se produisent et se répètent de toutes parts. A ce moment toutes les sombres histoires qu'il a entendu si souvent raconter lui reviennent à l'esprit. La peur le saisit, il veut fuir à tout prix, impossible. Tout à coup, il entend une voix qui dit :

— Prends cette corde que je t'envoie.

— Avec quel bonheur il entend ce commandement ! Vite, il saisit cette bienfaisante libératrice. Sa tête s'enflamme, ses forces reviennent et se doublent. Il se sent soulever, enlever, il monte, monte encore, monte toujours. Il lui semble que sa volonté seule le soutient dans l'espace et lui donne des ailes. Le voilà presque au faite, quelques pieds seulement le distancent du salut, quelques mètres le séparent de la tombe. Enfin il atteint le sommet. Il est sauvé. Sans le retour de ces compagnons que serait-il devenu ?

— Le malheureux enfant arriva chez lui à demi mort, à demi fou. Il fallut de longs jours pour le rassurer, le remettre.

Même en racontant ce drame affreux, mon grand-père qui en avait été le héros essuya une larme furtive, déploya de nouveau son mouchoir rouge, toussa, aspira pour se remettre une forte prise et recommença comme si de rien n'était à batailler avec les tisons.

*Fauville*

## CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE

FORT KENT (MAINE), janvier 1893.

Monsieur le Rédacteur,



DANS votre numéro du 18 juin dernier, vous aviez en la bienveillance de publier une chanson patriotique, de ma composition, intitulée : *Le Canada*, toute en rimes féminines, de différentes terminaisons, et devant se chanter sur

l'air fameux de : *En roulant ma boule roulant*.

A première vue, en s'en tenant aux idées exprimées, cette chanson avait l'air d'être née viable, et digne d'entrer dans les recueils populaires, aussi bien que dans l'estime du public. Je le croyais, du moins ; et certaines appréciations favorables affermissaient encore mon espoir. Hélas ! ce n'était qu'une illusion : illusion chez l'auteur, illusion chez quelques amis trop sympathiques ou trop indulgents,

En toutes choses, il faut . . . considérer la fin, que dis-je ? il faut compter avec les experts. Ceci est aussi vrai en littérature qu'en n'importe quelle branche des sciences et des arts ; et les imprudents et les naïfs qui oublient cette vérité s'exposent à être désenchantés, un jour ou l'autre. J'en suis un exemple. *Experto crede, Roberte*.

Voici ce qui m'arriva.

J'en étais à me réjouir et à jouir de mon prétendu petit succès littéraire, lorsqu'une lettre de M. Ernest Gagnon, — un expert, celui-là, un vrai maître, en fait de chansons populaires, — comme un coup de vent destructeur vint, tout-à-coup, souffler sur mon château de cartes et l'éparpiller complètement !

— C'est une hérésie artistique, ni plus ni moins, me disait M. Gagnon, tous les couplets doivent se terminer en *ant* ou *ent*, pour rimer avec le *roulant* du refrain. Si vous vous reprenez, rimez en *ant*, *and don't you forget it !*

Comme de raison, je m'inclinai. Que voulez-vous que je fisse contre trois : un musicien, un poète et un historien ? Il me fallait bien mourir ou m'incliner. Je préférai m'incliner. J'étais tant ahuri. Je voyais mon tort, mais trop tard. Je m'en confessai sur le champ à M. Gagnon, qui eut la bonté de n'en pas divulguer le secret, espérant sans doute que ma conscience m'obligerait tôt ou tard à une confession et à une réparation publique. C'est ce que je fais aujourd'hui. Aux orties ma chanson, puisqu'elle est si défectueuse dans sa forme !

Et maintenant, vous croyez que j'ai gardé rancune à mon savant trouble-fête ? Eh ! bien, oui, je lui ai gardé rancune ; mais pas pour la raison que vous pensez ; pas pour avoir démantibulé mon château de cartes : c'est pour avoir dit : " si vous vous reprenez ! "

Ces mots là me faisaient mal au cœur, et me faisaient grogner. " Me reprendre ! . . . En voilà une idée ! Si on ne dirait pas qu'il pense que c'est une chose facile ! "

Voilà ce que je me disais, et j'enrageais, comme Benjamin Sulte, en présence des plus grands et des plus fidèles amis de l'homme, — pour le simple plaisir d'enrager. (Voir la spirituelle mais cruelle boutade de M. Sulte dans le premier numéro de *L'Ecrin Littéraire*).

Un beau jour, voilà que l'envie de *me reprendre* me prend. Une idée m'avait frappé. J'ai bien chanté la *Canadienne*, pourquoi ne chanterais-je pas le *Canadien* ? Celui-là, par exemple, je puis le rimer en *ant*, et M. Gagnon sera content ! . . . et moi, je serai vengé d'autant !

Je me mis donc à l'œuvre. Et cette chanson que je vous envoie, *Le Canadien*, voilà ce que je fis dans ma rage ; voilà ce que je présente maintenant au public, en réparation de ma faute.

Je la dédie respectueusement, avec beaucoup de reconnaissance, à M. Ernest Gagnon.

Il l'a bien gagnée !

Puisse-t-il me pardonner les crises de nerfs que je lui ai sans doute causées !

S'il ne m'en veut plus, moi non plus, je ne lui en veux plus. Au surplus, c'est tout au plus, si nous nous sommes jamais tant soit peu déplus !

## LE CANADIEN

CHANSON PATRIOTIQUE DÉDIÉE A M. ERNEST GAGNON

(Sur l'air : *En roulant ma boule, roulant*)

Le Canadien, brave habitant,  
Est toujours gai, toujours content ;

De grand matin, part en chantant,  
Revient, le soir, en turlutant !

Bon citoyen, fort bon vivant,  
Il est heureux en cultivant !

Vive sa femme à chaque enfant !  
Il en est fier et triomphant.

Tout plein de foi, le cœur ferme vent,  
A son Eglise il va souvent !

Il est affable, honnête et franc,  
Hospitalier, poli, galant !

Le plaisir est son élément.  
Il s'amuse gaillardement !

Dans ses desseins il est constant,  
En amitié l'est tout autant !

Dans ses marchés il est prudent,  
En politique il est ardent !

Rien devant lui qu'il n'aime tant  
Que son cheval noble et trottant !

Dans les forêts s'ils va chassant,  
Tout vole, poil, et plume et sang !

Dans les bateaux s'il va voguant,  
Il est superbe en naviguant !

Et dans la guerre il est vaillant,  
Hardi, rusé, vif et bouillant !

Conteur d'histoire, il est charmant.  
Tout en riant, tout en fumant !

Un petit coup de vin brillant  
Le rend encor plus pétillant !

*J. L. Bourque, P. Th.*

## NOTES ET FAITS

## Singularité des alliances

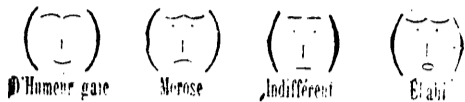
En 1818, il se fit dans le comté de Lancastre deux mariages qui produisirent d'étranges liens de parenté. Un homme veuf, ayant une fille, épousa une dame dont peu après le frère épousa la fille de son mari. Les deux couples eurent chacun un enfant, le premier une fille, l'autre un garçon. Il arriva par conséquent que cette dame fut à la fois belle-mère de son frère, belle-sœur de sa fille et grand-mère de son neveu ; que sa petite fille fut nièce de sa sœur, tante de son cousin et sœur de son oncle ; que le jeune homme fut beau frère de ses père et mère, beau fils de sa sœur, oncle de sa

sœur, oncle de sa femme et père de sa nièce ; que sa femme fut belle-sœur de ses père et mère, belle-fille de sa belle-sœur, nièce de son mari et tante de sa sœur ; que son fils fut petit-fils de sa tante, la plus âgée de ces dames et cousin de la petite fille de sa tante.

\*\*\*\*

**Nouveau genre de dessin**

Chacun, même sans avoir aucune notion du dessin, peut aujourd'hui faire des portraits avec expression de physionomie à volonté, au moyen de simples signes typographiques ; voici quelques exemples :



\*\*\*\*

**Variétés musicales**

Elisabeth, reine d'Angleterre, étant au lit de mort, fit venir tous ses musiciens dans sa chambre, afin, disait-elle, de pouvoir mourir aussi gaiement (*sic*) qu'elle avait vécu. Et elle rendit les derniers soupirs au son d'une douce musique.

Jean Gilles, compositeur de musique religieuse, dont un *Requiem* est considéré comme un chef-d'œuvre, avait un tel respect pour son art, que le lendemain des fêtes où il avait fait exécuter sa musique, il faisait dire des messes pour apaiser le Seigneur, à cause des irrévérences et des scandales auxquels il craignait d'avoir donné lieu en ces occasions.

\*\*\*\*

**Histoire de la censure**

Au temps où les livres étaient soumis à une censure, préalablement à l'impression, un censeur refusa son approbation à l'une des fables de Le Monnier. A propos d'un cheval qui succombait sous une charge accablante, le poète faisait voir combien était mal entendu le calcul des princes, qui écrasaient leurs peuples sous le poids d'impôts excessifs ; il ajoutait :

Ce que je vous dis là, je le dirais au roi.

Le censeur raya ce vers. Le poète voulait le maintenir, mais il fut obligé de céder à l'obstination de l'aristarque. Après avoir fait quelques pas dans la rue, Le Monnier rentra en proposant ce nouveau vers.

Ce que je vous dis là, je le dirais... *lais-toi !*

Très bien ! fit le censeur, qui donna son approbation, sans s'apercevoir que le trait satirique n'en était que plus saillant.

\*\*\*\*

**Un vieil usage**

Pourquoi est-il de règle, à table, de rompre son pain et non de le couper ?

Aux temps antiques, il existait chez plusieurs peuples et notamment chez les Hébreux une très ancienne superstition qui réprouvait l'emploi du fer dans une foule de circonstances.

Le fer passait alors pour être consacré au "mauvais principe." On donnait au fer, en Egypte, le nom *d'os de typhon* ce qui équivalait à *os du diable*, parce que ce métal sert à *couper* et à *détruire*. Les prêtres égyptiens se seraient bien gardés d'employer un couteau pour couper du pain *azyme* et même le pain ordinaire : c'eût été commettre un sacrilège.

Le peuple, en Egypte, avait aussi pour habitude, en toute circonstance, de rompre le pain.

Les Juifs, chez lesquels on trouve plus d'une institution empruntée des Egyptiens, se conforment à cette coutume lorsqu'ils célèbrent la Pâque. Au commencement de ce repas, le chef de la maison prend un pain, le rompt et le distribue aux convives. A la fin du même repas, on a soin d'enlever tous les couteaux, parce que la table est considérée comme un autel dont le fer ne doit pas approcher.

Chez les Arabes, à table, on ne doit pas se servir d'un couteau.

Tout porte donc à croire qu'il faut voir un souvenir de ces antiques observances dans l'usage de rompre et de ne pas couper le pain.

\*\*\*\*

**Zénobie, reine de Palmyre**



Zénobie, la plus belle des reines de Palmyre—le pays de l'opulence et de la grandeur—était la fille d'un chef arabe nommé Amron, fils de Dharr, fils d'Harsan. Il est admis que, sous le rapport de la dignité féminine et de la discrétion, elle surpasse de beaucoup la fameuse Cléopâtre, qu'elle admirait néanmoins, et de qui elle descendait. Toutes ses héroïques vertus s'évanouirent en présence d'un conquérant romain, et elle sacrifia indignement et sa patrie et ses ministres. Elle fut vaincue et réduite en captivité par Aurélien, en 278, la 5<sup>me</sup> année de son règne. Pendant la courte période de son règne, Palmyre fut comme la capitale de l'Orient. On raconte sa mort de deux manières : dans l'une, on dit qu'elle se laissa mourir de faim ; dans l'autre, qu'elle devint la femme d'un sénateur romain et vécut jusque dans un âge avancé.

\*\*\*\*

**Une bonne leçon**

Un fermier écossais voulut faire donner de l'instruction à son fils et l'envoya dans un pensionnat d'Edimbourg. Deux ans après, le jeune homme revint dans la ferme au moment où son père et sa mère se mettaient à table.

Après les embrassements d'usage, le fermier dit à son fils, tandis que sa mère préparait un troisième couvert :

—Eh bien ! garçon, as-tu bien employé ton temps ? Est-tu devenu savant là-bas ?

—Oh ! que oui, père répondit l'écolier avec suffisance.

—Sais-tu compter, surtout, garçon, c'est le principal.

—J'étais le plus fort en arithmétique, répondit le jeune drôle, et je puis vous donner la preuve que je sais faire des comptes que vous ne feriez pas vous-même.

—Voyons.

—Combien croyez-vous avoir de plats sur votre table ?

—Deux, répondit le père : un plat de mouton, un autre de pommes de terre.

—Eh bien ! vous vous trompez... il y a trois plats.

—Parbleu ! je suis curieux d'entendre ton raisonnement à l'appui de ce compte-là.

—Rien de plus facile ; nous disons : plat de mouton, un ; plat de pommes de terre, deux ; j'additionne et je dis : un et deux font trois.

—C'est juste, dit le fermier : je vais donc manger un plat, ta mère mangera le second, et tu mangeras le troisième en récompense de ton savoir.

\*\*\*\*

Pourquoi voit-on souvent l'homme d'esprit à la porte du riche, et rarement le riche à la porte de l'homme d'esprit ?—Parce que l'homme d'esprit sait le prix des richesses et que le riche ignore le prix des lumières.

**PROPOS DU DOCTEUR**

**DU SURMENAGE INTELLECTUEL CHEZ LES ENFANTS**

Vous avez déjà rencontré, de par le monde, des parents qui rougissent d'orgueil, en étalant devant un public d'amis et de connaissances le savoir de leurs petits rejetons. Tel bambin de trois ans sait déjà ses lettres ; tel autre baragouine d'un air ennuyé une fable de La Fontaine, dont il ne comprend pas un traitre mot.

Dès qu'une visite arrive à maman, vite on appelle Bébé : " Il sait déjà lire comme un homme ! Récite donc ta fable à Mme Camuzot." Il regimbe, le bébé ; il aimerait mieux jouer avec sa poupée ; mais on le menace du doigt : " Tu sais, tu n'auras pas de gâteau ! Tu coucheras dans la chambre noire ! Tu ne sortiras pas avec moi ! " Et alors, le bambin en maugréant, en pleurnichant, vous psalmodie sa litanie. Pauvre bébé ! Pauvres parents !

Quand le papa assiste, par hasard, à la petite cérémonie, il ne dit rien, lui, mais il regarde avec modestie la place où, sur les brodequins de ses ancêtres, s'étalait une boucle d'argent.

Ah ! mes amis, laissez les oiseaux à leurs nids, les enfants à leurs jouets. Ces jeunes cerveaux ont besoin de tranquillité ; vous les fatiguez inutilement. A seize ans, vos petits prodiges ne seront pas plus avancés dans leurs études que ceux qui auront vécu leurs premières années dans la béatitude d'une constante oisiveté. Si vous imposez aux enfants un travail prématuré, vous leur enlevez souvent le goût d'apprendre, vous les rebuterez quand vous ne les rendrez pas malades.

Je ne vois pas l'utilité qu'il peut y avoir pour un bambin à savoir lire à l'âge où il devrait têter encore. J'ai connu l'histoire d'un petit gremlin qui a appris l'A B C à sept ans. A douze ans, il est allé pour la première fois à l'école ; à trente ans, il était professeur au Collège de France ! On a dû bien rire, dans l'entourage de sa mère, en voyant ce grand garçon qui faisait ses premiers bâtons à dix ans. Quel âne ! quels idiots de parents !

Eh bien ! jeunes mères présentes et futures, je vous souhaite à toutes des ânes de cette trempe !

DR AMBO



WILLIE TILLBROOK  
Fils du

**MAIRE TILLBROOK**

de McKeesport, Pa., avait une protubérance scrofuleuse sous une oreille. Le médecin la lança, et il se fit une plaie coulant continuellement laquelle se changea en érysipèles. M<sup>de</sup> Tillbrook lui donna de la

**Sarsepareille de Hood**

et le mal disparut ; il devint parfaitement bien et c'est à présent un robuste garçon, plein de vie. Les autres parents dont les enfants souffraient d'impuretés dans le sang devraient profiter de cet exemple.

Les PILULES de HOOD guérissent la constipation habituelle en rétablissant l'action péristaltique des voies alimentaires.

**LAPRES & LAVERGNE**

PHOTOGRAPHES

360, ST-DENIS, MONTREAL

M. J. N. Laprés appartenait autrefois à la maison W Notman & Fils.—Portraits de tous genres et à prix courant.—Téléphone Bell, 728

CHOSSES ET AUTRES

—Si les buvettes de la métropole anglaise étaient placées l'une à côté de l'autre, elles formeraient une longueur de 75 milles.

—Le commerce extérieur du Canada a augmenté, l'an dernier, de \$23,000 000, soit près de \$5 par tête de la population.

POUR PREVENIR LA GRIPE

Ou que qu'autre épidémie du genre, le sang doit être tenu en parfaite condition. Si vous vous sentez apesanti ou fatigué le matin, ne négligez pas cela. Soignez vous tout de suite. Prenez la Sarsapareille de Hood, qui donne de la force, purifie le sang et prévient la maladie

Les PILULES DE HOOD guérissent les maladies du foie, la jaunisse, la bile, le mal de tête, la constipation.

DES MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

UNE DOSE LE GRAND TAKE THE BEST SHILOH'S CURE. Remède contre la toux 25c, 50c, \$1. Guérit la Consommation, la Toux, le Croup, les Maux de Gorge. En vente par tous les pharmaciens avec garantie.

LEÇONS de FRANÇAIS

PAR UNE MÉTHODE NOUVELLE

Privées, en classes, à résidence. Travaux de traduction et rédaction. S'adresser, de 2 hrs à 5 hrs et de 7 hrs à 10 hrs du soir, à M.

Louis Tesson ou à M. Durkee 2269, RUE STE-CATHERINE

LES CAUSERIES FAMILIÈRES

52 NUMÉROS PAR AN

24 Gravures coloriées, 15 Patrons découpés, 12 Planches de patrons et broderies. Modes pratiques, savoir-vivre, partie littéraire morale et soignée.

\$4.00 PAR AN

Edition noire à \$7.40, avec 12 gravures coloriées et 15 patrons découpés. \$3.20 par an, à l'étranger.

Directrice : Mme LOUISE D'ALG, 4, rue Lord-Byron, Paris. Abonnements reçus au Monde Illustré.

Scientific American Agency for PATENTS. CAVEATS, TRADE MARKS, DESIGN PATENTS, COPYRIGHTS, etc. For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Scientific American Largest circulation of any scientific paper in the world.

\*\*\*\*\*

— L A —

LOTÉRIE DU PEUPLE

La seule autorisée par la Législature de Québec.

4ème MARDI, LE TIRAGE 14 FEVRIER 1893

PRIX CAPITAL \$3,750 POUR LES Billets de 25 cts

PRIX CAPITAL \$1,500 POUR LES Billets de 10 cts

LISTE DES LOTS

POUR BILLETTS DE 25c

Table with 3 columns: Quantity, Price per unit, Total value. Includes 1 Lot valant \$3,750.00, 1 do 1,250.00, 1 do 625.00, 1 do 312.00, 2 Lots valant 125.00, 5 do 62.50, 100 do 6.25, 200 do 3.75, 500 do 2.50.

LOTS APPROXIMATIFS

Table with 3 columns: Quantity, Price per unit, Total value. Includes 100 Lots valant \$6.25, 100 do 3.75, 100 do 2.50, 999 do 1.25, 999 do 1.25, 3134 Lots valant \$13,185.00.

POUR BILLETTS DE 10c

Table with 3 columns: Quantity, Price per unit, Total value. Includes 1 Lot valant \$1,500.00, 1 do 500.00, 1 do 250.00, 1 do 125.00, 2 Lots valant 50.00, 5 do 25.00, 25 do 5.00, 100 do 2.50, 200 do 1.50, 500 do 1.00.

LOTS APPROXIMATIFS

Table with 3 columns: Quantity, Price per unit, Total value. Includes 100 Lots valant \$2.50, 100 do 1.50, 100 do 1.00, 999 do .50, 999 do .50, 3134 Lots valant \$5,274.00.

Bureau principal : 78, rue St-Laurent P. O. Boite 987. MONTREAL Ed. C. LALONDE, Gérant

On demande des Agents.

\*\*\*\*\*



LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : " Une de mes amies me conseilla d'essayer le " Régulateur de la Santé de la Femme " du Dr J. Larivière de Manville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes " Finales Porous Plasters " (les seules emplâtres recommandées par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la maille sur réception de 25 cents en timbres de poste. EVANS & SONS, Agents pour le Canada.

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING AND PATTERSON MEUBLES & LITERIE. Gros et Détail 652, Rue Craig, 652

P. S. — Embellage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.

ATTRACTION sans PRECEDENT

Plus d'un quart de million distribué



Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises d'opérations, être partie de la présente constitution de l'Etat en 1878, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gerons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bon foi pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec des facsimile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Ed. C. Lalonde, J. A. Enslin, M. A. Hebert, Commissaire

Nous, les sous-signés, Banques et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses R. M. Walsmley, Prés. Louisiana National Bk Jno. M. O'Connor, Prés. State National Bk A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk Carl Koan, Prés. Union National Bk

Le tirage mensuel de \$5 aura lieu à l'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE-ORLEANS.

MARDI, 14 MARS 1893

PRIX CAPITAL \$75,000

100.000 BILLETTS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

Table with 3 columns: Prize description, Quantity, Total value. Includes 1 PRIX DE \$75.00 est., 1 PRIX DE \$20,000 est., 1 PRIX DE 10,000 est., 1 PRIX DE 5,000 est., 2 PRIX DE 2,500 est., 5 PRIX DE 1,000 est., 25 PRIX DE 300 est., 100 PRIX DE 200 est., 200 PRIX DE 100 est., 300 PRIX DE 40 est., 500 PRIX DE 20 est.

PRIX APPROXIMATIFS

Table with 3 columns: Prize description, Quantity, Total value. Includes 100 PRIX DE 100 est., 100 PRIX DE 60 est., 100 PRIX DE 40 est.

PRIX TERMINAUX

Table with 3 columns: Prize description, Quantity, Total value. Includes 1,998 PRIX DE 20 sont., 1,434 prix se montant à.

PRIX DES BILLETTS:

Le billet \$5; Deux cinquième \$2; Un cinquième \$1; Un dixième 50c; Un vingtième 25c.

Prix pour les clubs: 11 billets complets ou leur équivalent en fractions de billets pour \$5.

Tarifs spéciaux pour agents requis partout IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payerons tous les frais d'express sur BILLET et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants.

Adressez : PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La

Donnez l'adresse complète et faite la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUS LES LOTS, nous nous servons des compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, FRANCHISE DE PORT.

ATTENTION.—La charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier janvier 1895.

Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché; des billets de loterie sont vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance rationnelle de gagner un prix.

# LES MANGEURS DE FEU

## LES BATTEURS DU BUISSON

Troisième Partie

### LE GRAND CHEF DES NAGARNOOKS

—Remarquez-vous qu'en prenant le geyser le plus éloigné pour le troisième, comme cela paraît naturel, nous avons en face deux excavations, séparées l'une de l'autre par une assez mince muraille de roche, et je me demande quelle est celle des deux que Willigo a entendu désigner.

—Ah ! cette fois, Dick, je vais résoudre la difficulté par votre procédé. Puisque vous allez de droite à gauche pour compter les geysers, allez de même pour les excavations et, après avoir fixé le troisième jet d'eau, c'est la première excavation, en suivant la même direction que nous devons prendre.

—Je crois que nous y sommes ; et comme les sauvages sont très perspicaces, tenant compte des moindres détails, Willigo a dû, comme nous, remarquer tous ces faits. Du reste, il est impossible que le véritable passage ne soit pas fréquenté par des animaux ; le kangourou, par exemple, aime à déposer ses petits sous terre pendant la première quinzaine de leur existence, et sûrement nous rencontrerons des traces anciennes ou récentes qui serviront à nous guider. En attendant, comme nous sommes partis sans déjeuner, les préparatifs faits ce matin n'étant que pour tromper les Dunderups, je suis d'avis que nous fassions halte sous cette admirable crypte pour y réparer nos forces, et pendant cet arrêt, Willigo nous aura certainement rejoints, ce qui tranchera toute difficulté.

Cette opinion réunit tous les suffrages, et on se mit en devoir d'installer les provisions dont on disposait sur une roche plate, qui était parfaitement disposée pour faire l'office de table.

On enleva de la charge du mulet une caisse de ces biscuits de voyage dits *pilot's bread*, une boîte de pâté de langue de bœufs de Chicago et une tête de mort de Hollande, auxquels John Gilping ajouta une tranche de jambon fumé et plusieurs flacons de pikels, de moutarde-sauce, de curry-powder et autres ingrédients nationaux, sans lesquels ne s'engage jamais un Anglais qui se respecte, et le déjeuner commença.

Cependant on constata que la boisson manquait ; on avait bien quelques bouteilles de cognac, de gin et de whisky, mais ce n'est pas avec cela qu'on peut se désaltérer.

Le Canadien émit l'opinion de goûter à l'eau des geysers.

—Oh ! de l'eau chaude, fit Olivier en faisant une grimace significative.

—Avec un peu de cognac nous ferons de légers grogs, fit Dick, en riant, et cela vaut toujours mieux que rien. Et puis, voyez, l'eau qui retombe en pluie finit pas se réunir dans un petit chenal et va se perdre en serpentant à plus de deux cents mètres de là dans une des excavations du fond ; si l'eau est potable, nous pouvons aller la recueillir le plus loin possible de sa sortie, et certainement là nous la trouverons relativement fraîche. Attendez-moi, je me dévoue.

En prononçant ces mots avec une bonne humeur charmante, le Canadien se leva, et une timbale de fer-blanc à la main, se dirigea vers le jet le plus rapproché ; il reçut un peu de l'eau qui tombait en pluie et qui, par ce seul fait, était déjà moins chaude qu'à sa source, et la porta à ses lèvres.

—Aucun goût, s'écria-t-il, en faisant claquer sa langue comme un fin dégustateur ; il est impossible que cette eau soit malsaine ; de plus, elle est à peine tiède, et en la prenant au chenal, au moment où elle va disparaître sous terre, nous l'aurons certainement assez fraîche pour être agréable à boire.

Les prévisions du Canadien se réalisèrent au-delà de ses espérances ; l'eau des geysers, en retombant sur le sol granitoïde, avec les siècles s'était peu à peu creusé un lit dans la masse rocheuse, et obligée de contourner les obstacles pour retrouver son niveau, circulait en capricieux méandres et parcourait, avant d'arriver au fond de la crypte, un trajet trois ou quatre fois plus long que celui de la ligne directe. Près de se précipiter sous terre, elle formait, avant de s'engouffrer dans l'excavation, comme une sorte de cascade qui retombait en rebondissant sur les roches. C'est là que le Canadien et Laurent s'en furent à la puiser, et elle était à ce moment aussi fraîche qu'on pouvait le désirer.

Ce fut un grand bienfait, car la course précipitée et les émotions de toute nature éprouvées par nos fugitifs les avaient considérablement altérés, et les salaisons du déjeuner eussent encore augmenté la soif qui les dévorait.

Le repas était terminé depuis longtemps et Willigo n'était pas encore paru.

—Il a dû se passer quelque chose de grave, fit le vieux trappeur tout pensif. Je connais assez le chef nagarnook pour savoir qu'il se serait hâté de venir nous rassurer, si un événement important n'était venu déranger ses calculs.

—Cependant, hasarda Olivier, il n'avait pas, en dernier lieu, la pensée de pouvoir nous rejoindre aussitôt, puisqu'il nous a envoyé Koanook afin de nous indiquer celui des passages que nous devons prendre pour continuer notre route.

—C'est vrai, mais il y a plus d'une heure que nous l'attendons ici !

Puis le Canadien ajouta en secouant la tête :

—Vous verrez qu'il lui sera arrivé malheur... Les Dunderups se seront aperçus de notre départ, et n'étant plus retenus par la crainte de nos

carabines, ils se seront jetés en masse sur Willigo et ses deux guerriers, et les malheureux auront succombé sous le nombre.

—Ils n'avaient cependant que quelques pas à faire pour s'élaner dans le kra-fenoua.

Vous ne connaissez pas le chef ; pendant toute la matinée il se contentait, à cause de nous, devant les menaces des Dunderups. Mais, quand il nous aura vus hors de danger, il n'aura pu s'empêcher de se livrer à quelque bravade intempestive, et il se sera fait entourer avant d'avoir pu gagner l'entrée de la tranchée.

—Vous croyez qu'il a eu l'imprudence de vouloir lutter contre des adversaires aussi nombreux ?

—Non, il n'aura point pensé à cela tout d'abord ; mais il suffit qu'il ait voulu répondre à leurs provocations injurieuses en dansant, lui aussi, son pas de guerre, pour qu'un parti de Dunderups soit venu, en rampant, le prendre par derrière, et il se sera aperçu trop tard du danger.

—Ce serait un grand malheur, et...

Olivier fut soudain interrompu par un sourd grondement de Black, qui s'était avancé à quelques pas de l'entrée du conduit souterrain par lequel nos pionniers étaient arrivés dans la crypte.

—Qu'as-tu, mon noble chien ? fit le jeune homme, qui s'était approché de lui.

L'animal leva sur son maître ses yeux intelligents et se mit à aspirer l'air à pleins naseaux.

—Il sent certainement quelque chose, fit le Canadien ; peut-être est-ce le chef qui arrive avec ses deux compagnons.

Mais, après ces premiers signes d'inquiétude, Black revint tranquillement se coucher près du mulet, qu'il avait pris en affection.

Le Canadien, qui s'était avancé dans la tranchée, se coucha, l'oreille sur le sol, pour voir s'il ne parviendrait pas à saisir quelque bruit révélateur ; c'est en vain qu'il resta plusieurs minutes dans cette position ; rien ne vint lui expliquer le moment de mauvaise humeur de Black et troubler le silence de mort qui régnait dans le souterrain.

—Ce n'est qu'une fausse alerte, fit-il en se levant, les chiens ont parfois de ces lubies et grondent sans trop savoir pourquoi.

—Cela m'étonne fit Olivier, mon chien ne donne jamais de la voix inutilement.

—Voyez, cependant, le voilà parfaitement tranquille, et si son accès de mauvaise humeur avait eu une cause étrange, cette cause l'eût point cessé d'agir aussi rapidement.

A ce moment, comme pour donner tort au pronostic du Canadien, le chien quitta de nouveau sa place et fit quelques pas dans le souterrain en grondant, mais sans donner une accentuation bien nette. Était-ce étonnement, colère ou simplement ennui d'être privé de lumière ? Car il est à remarquer que les chiens qui n'y sont pas habitués ont une répugnance instinctive pour les lieux souterrains. Nul n'aurait pu traduire d'une façon certaine la nature de ses impressions.

—Que vous disais-je ? fit cependant Olivier à cette nouvelle démonstration de l'animal.

—Voyons ce qu'il va faire, répondit simplement Dick.

Mais, comme la première fois, Black revint paisiblement s'étendre près de son favori, laissant ceux qui l'observaient dans la plus complète indécision sur les motifs qui avaient pu troubler sa quiétude.

—C'est étrange, fit Olivier, le bruit ou les émanations qu'il perçoit doivent être bien faibles, pour qu'il ne s'en inquiète pas davantage.

—Voulez-vous que je vous donne mon opinion ? répondit le Canadien, qui avait observé ce manège avec attention ; eh bien ! maître Black s'ennuie tout simplement, et ses promenades, à l'entrée de la tranchée qui nous a conduits ici, indiquent, à mon sens, qu'il voudrait bien s'en aller, ce qu'il nous fait comprendre en faisant mine de reprendre le chemin que nous avons parcouru.

—Vous pourriez bien avoir raison, mon cher ami ; dans tous les cas, nous n'avons pas à tenir compte de ces manifestations sans but, sans signification apparente.

—L'important est de décider maintenant entre nous de ce qui nous reste à faire ; les heures s'écoulent et avec elles un temps précieux ; devant l'absence incompréhensible de Willigo, je n'ai malheureusement plus aucun doute sur ce qui lui est arrivé, et désormais nous n'avons, je le crains bien, plus à compter que sur nous pour sortir de ce mauvais pas. Etes-vous d'avis de partir de suite, ou pensez-vous que nous devons attendre nos Nagarnooks pendant quelques instants encore.

—Je ferai ce que vous voudrez, Dick, répondit le jeune homme ; je vous dirai que cette solitude souterraine commence à me peser beaucoup sur le cerveau ; il me semble que nous sommes enfouis vivants dans quelque antique nécropole, et toutes les roches qui nous entourent, avec leurs formes bizarres, me paraissent autant de monuments funéraires dont nous sommes venus troubler les hôtes silencieux.

—Si vous le voulez bien, nous allons attendre une demi-heure encore,

et si, ce temps écoulé, Willigo n'a pas reparu, ce sera pour moi un signe évident que mes appréhensions sont justifiées et que nous ne le reverrons jamais ; nous agirons alors en conséquence.

— Si vous voulez bien le permettre, je m'en vais utiliser ce temps en prenant un peu de repos.

— A votre aise, mon cher Olivier, voilà plusieurs nuits que nous ne dormons guère, et vous n'êtes pas encore familiarisé avec la vie du Buisson australien.

Le jeune homme s'enveloppa dans son manteau et s'étendit sur le sol, la tête appuyée sur un quartier de roche ; il n'avait pas pris la position horizontale que déjà il dormait.

John Gilping, sous le fallacieux prétexte que l'eau des geysers pouvait contenir des principes délétères, avait vidé un flacon de gin en déjeunant ; puis, pour remplacer le café absent, il avait débouché une bouteille de brandy (prononcez cognac) à laquelle il avait donné de si fréquentes accolades qu'il en avait oublié ses psaumes et sa clarinette. Il avait fini par s'allonger auprès de Pacific et ronflait avec un bruit de soufflet de forge qui n'était rien moins que mélodieux.

Le brave homme avait, du reste, l'habitude toute nationale de s'endormir chaque soir dans le même état de béatitude ; il entremêlait les versets des psaumes et les petits verres, et finissait ordinairement par être ravi, lui aussi, au septième ciel, où il voyait les choses les plus miraculeuses ; il rêvait, sous la bienfaisante influence du whisky, qu'il était assis à la droite de l'Éternel transformé en archange, pendant que les Amalécites, les pharisiens, les papistes et autres mécréants s'en allaient brûler dans la chaudière de Belzébuth.

La demi-heure de grâce que le Canadien s'était donnée, avant de continuer cette course aventureuse dans le kra-fenoua, était écoulée depuis longtemps, lorsqu'il songea à éveiller son ami : ce dernier dormait d'un sommeil si paisible, qu'il s'en voulait presque de l'arracher à son bienfaisant repos ; mais l'heure pressait.

Willigo n'avait point reparu, et il était temps de sortir d'une situation si pénible pour tous. Il appela Laurent pour le prier d'éveiller son jeune maître.

Ce dernier n'avait point fermé les paupières une seule minute ; le fidèle serviteur ne pensait qu'à son maître ; ses yeux se mouillaient de larmes en voyant le jeune comte d'Entraygues, habitué à une vie de confort et d'élégance, misérablement couché sur la dure, au fond d'une caverne australienne. Il eût volontiers, en ce moment, donné sa vie pour procurer à son maître cette fortune qu'il était venu chercher si loin de son pays, et sans laquelle il ne pouvait lutter contre ses invisibles et irrésistibles ennemis.

— A quoi songez-vous donc, Laurent ? lui dit le Canadien ; je vous observe depuis une heure et vous avez l'air d'être sous le coup d'une violente émotion.

— Ah ! monsieur Dick, répondit le brave homme en montrant Olivier qui dormait profondément, je l'ai bercé tout petit entre mes bras, j'ai surveillé ses premiers jeux... et voir aujourd'hui l'héritier des Lauraguais, un des premiers noms de France, dans cette situation ?... Non, voyez-vous, cela me fend le cœur !

— Votre maître, exclama le Canadien d'un ton qui fit vibrer tous les échos de la crypte souterraine, est un Lauraguais d'Entraygues ?

— Le dernier du nom, M. Dick, fit Laurent avec orgueil.

— Ah ! pourquoi m'a-t-il caché son nom ? Il ne serait pas en ce moment dans cette position misérable. J'aurais fait appel, pour le garder et le conduire au *placer*, à mes amis les bush rangers canadiens, et ensemble nous eussions défié tous les batteurs du Buisson et tous les indigènes d'Australie. Ah ! jour de malheur ! moi qui ai cru avoir affaire à quelque jeune Français aventureux venu simplement en Australie pour chercher fortune ! Un Lauraguais d'Entraygues ! Combien vous êtes coupable, monsieur Laurent, de ne me l'avoir pas dit !

— Il me l'avait défendu, M. Dick, il me l'avait défendu ; ce n'est que dans l'excès de ma douleur...

— Vous ne saviez donc pas... mais non, vous ne pouviez pas savoir, interrompit le Canadien au comble de l'émotion. Ecoutez-moi, Laurent, et vous saurez pourquoi ma vie et tout ce que je possède appartiennent à votre jeune maître qui, à partir d'aujourd'hui, va devenir le mien. Nous serons deux à l'aimer, à le servir, à le protéger, à veiller sur lui, et, je vous le jure, je le ferai riche à donner le vertige, riche à acheter un trône... Ecoutez.

— C'était en 1780, pendant la guerre de l'Indépendance de l'Amérique ; mon père, d'origine française, comme la plupart des Canadiens, s'était enrôlé dans le corps d'armée commandé par Lafayette sous les ordres de Washington ; il était devenu capitaine dans le régiment de Pensylvanie, commandé par le colonel de Lauraguais d'Entraygues...

— Le père de monsieur, exclama Laurent ; il a fait toute la guerre de l'Indépendance, sous Lafayette.

— Or, un soir, continua Dick, le corps de Lafayette poursuivait, l'épée dans les reins, l'armée de Cornwallis, qui fuyait pour se réfugier dans York-Town. Mon père fut pris dans un engagement d'avant-garde par les habits rouges, reconnu comme Canadien, c'est-à-dire sujet britannique, et condamné à être pendu au soleil levant, devant le front des troupes, pour crime de haute trahison, comme si mon père n'eût pas été Français par le cœur et par la naissance. Le colonel de Lauraguais d'Entraygues apprend le fait par des espions et fait le serment de sauver mon père.

— Il demande à Lafayette l'autorisation de tenter le coup de main la nuit même avec son régiment. Lafayette hésite, il craint que cela ne donne lieu à une attaque générale et ne dérange les plans de Washington.

— J'irai seul ! répond l'héroïque colonel. Je ne puis laisser pendre comme un chien le plus brave capitaine de mon régiment.

— Allez, Lauraguais, répondit le générale ému, je vous y autorise...

mais je n'en sais rien... Si une action générale s'engage, nous mettrons cela sur le compte d'un retour offensif de l'arrière-garde de Cornwallis.

Le colonel réunit son régiment, donne ses ordres à voix basse à ses officiers, qui les transmettent de même ; il fait une nuit à ne pas voir le bout de son fusil ; on marchera sans tirer un coup de feu, sans prononcer un mot ; il faut arriver sur les lignes anglaises sans qu'elles s'en doutent. On met sac à terre et on part ; les hommes glissent comme des ombres, étouffant le bruit de leurs pas ; les avant-gardes sont enlevées avant qu'elles aient eu le temps de se reconnaître, et le colonel de Lauraguais arrive sur l'armée anglaise, qu'il surprend endormie. Ce fut de toutes parts un sauve-qui-peut général, les espions conduisent immédiatement le colonel vers une tente érigée en chapelle, où mon père, assisté d'un aumônier qu'on a bien voulu lui accorder, attend la mort avec courage, en songeant à la jeune femme qu'il a laissée là bas et qui pleure en attendant son retour ; déjà il a coupé une mèche de ses cheveux qu'on doit lui remettre, car le jour va paraître, et le moment fatal approche... quand tout à coup de grands cris éclatent, suivi d'une violente fusillade, et en même temps mon père tombe dans les bras de son chef, qui le premier est arrivé près de lui.

— Mais on ne s'en tient pas là : le régiment, exalté, continue la bataille ; mon père a repris son poste à la tête de sa compagnie, et toute l'armée anglaise fuit honteusement devant une poignée d'hommes ; elle ne s'arrête que dans les murs de York-Town, où quelques jours après elle devait capituler.



Votre maître est un Lauraguais d'Entraygues. — Page 26, col. 1

— Après la paix, l'armée des nouveaux Etats-Unis fut licenciée, et mon père reprit son premier métier de chasseur et de trappeur, car il aimait la libre existence du coureur des bois ; mais, dès que j'eus l'âge de raison, il ne se passa pas de jour jusqu'à sa mort sans qu'il m'ait répété ces paroles :

— Dick, si jamais tu rencontres un Lauraguais d'Entraygues, souviens-toi bien, mon garçon, que ta vie lui appartient si elle peut lui être utile... Vous voyez bien, Laurent, que vous avez eu tort de ne pas m'avoir, dès le premier jour, fait connaître la qualité de votre maître. Au lieu de me laisser aller à mes goûts pour les aventures, j'aurais organisé une véritable expédition ; nous serions allés au *placer* assez nombreux pour défendre notre découverte, et nous chargerions en ce moment des wagons d'or pour votre... pour notre maître.

— Quels regrets vous me donnez, monsieur Dick !

— Ne vous désolerez pas, rien n'est perdu encore ; dès que nous serons sortis d'ici, nous nous rendrons à marches forcées chez les Nagarnooks. Je suis par adoption un enfant de la tribu, nous les aiderons à écraser les Dunderups et, la paix faite, cinq cents guerriers nous accompagneront au *placer*.

Une fois sur le terrain des confidences, le Canadien voulut connaître tous les événements qui avaient poussé le comte de Lauraguais à s'expatrier, ainsi que les causes de sa ruine, et Laurent lui conta de point en point tous les événements mystérieux de Russie et de Paris, et ne lui cacha point que son jeune maître semblait poursuivi par quelque haine d'autant plus puissante qu'elle était insaisissable, et que ceux qui avaient juré sa perte devaient appartenir à quelque société secrète qui paraissait posséder des ramifications dans l'Europe entière et dans toutes les classes de la société.

(A suivre)

LOUIS JACOLLIOT.



Bientôt il aperçut Daguerre, anéanti, sans souffle.—Page 92, col. 1

# LA BELLE TENEBREUSE

QUATRIÈME PARTIE

## LE JOUEUR D'ORGUE

—Si c'est lui et qu'il reste dans son jardin, ça ne me regarde pas... mon rôle ne commence que s'il vient à sortir et gagne la campagne.

Un quart d'heure se passa. Rien.

—J'aurai mal vu ! se disait Glou-Glou.

Quelques minutes s'écoulèrent encore. Jan-Jot penchait la tête de plus en plus hors de la lucarne, comme s'il avait ainsi l'espérance de diminuer l'espace qui le séparait de la maison de Beaufort.

—Ah ! le voici... murmura-t-il.

En effet, la grille venait de s'ouvrir et un homme apparaissait.

Cette fois, le joueur d'orgue eut le temps de l'examiner.

Et il ne s'était pas trompé. C'était bien Daguerre.

Il resta longtemps devant la grille, appuyé contre elle, regardant la campagne à droite et à gauche, essayant sans doute de voir si quelqu'un ne le surveillait pas. Ou bien était-il très faible et déjà fatigué peut-être par le trajet de la maison jusqu'à la grille ? Il avait perdu beaucoup de sang, on le sait, et le docteur Gérard lui-même avait constaté qu'il fallait à ce misérable une énergie surhumaine pour être ainsi debout au bout de quelques jours.

Jan-Jot, aux aguets, devenait févreux.

—A quoi va-t-il se décider ?

Daguerre était vêtu en chasseur : une blouse anglaise retenue à la taille par une ceinture : le pantalon dans les molletières ; un fusil sur l'épaule.

Après être resté assez longtemps à regarder ainsi les environs, il se mit en marche.

—Tiens, il va à la chasse ? remarqua Glou-Glou.

Daguerre avançait lentement, très lentement, s'arrêtant presque à chaque pas et se retournant pour s'assurer qu'il n'était pas suivi.

—Mais il doit avoir besoin d'un porte-carnier, se dit Jan-Jot. Ce n'est pas pour ce qu'il tuera, car il n'a pas l'air robuste, mais ne fût-ce que pour porter son fusil, lorsqu'il sera fatigué.

Il dégringola son escalier de meunier.

Le patron de l'auberge était endormi à son comptoir. Il ne le vit point passer et Jan-Jot ne jugea pas à propos de le réveiller.

Il eut bientôt fait de rejoindre Daguerre.

A peine, du reste, avait-il fait quelques pas dans la direction du misérable que celui-ci s'était arrêté, le laissant venir.

—Il m'attend ! Eh bien, il est gentil...

Et quand il fut proche.

—Bonjour, monsieur, dit-il, votre serviteur.

—Bonjour, que me voulez-vous ?

—Je n'ai pas d'ouvrage. Vous ne voudriez point par hasard me prendre pour votre porte-carnier ?

—Non. Je n'ai besoin de personne.

—Je pourrais vous servir de rabatteur . . .

—Non, vous dit-je, je chasse seul, dit rudement Daguerre.

—Faites excuse. Ce n'est pas une offense. Je ne puis pas faire le chien, car autrement je vous offrirais mes services . . . je n'ai pas de nez . . .

Il s'en alla. Il n'y avait rien à faire. Daguerre était sur ses gardes.

Jan-Jot partit en sifflant, après avoir salué. Mais au lieu de rentrer à l'auberge, il prit la direction de la forêt, ne se pressant pas, au contraire flânant au grand soleil, la main dans sa poche.

—J'ai rencontré, pensait-il plusieurs fois Beaufort et Daguerre chassant en Halatte. Ils ont un lot dans la forêt. C'est là que va Daguerre. Je n'ai qu'à l'y précéder.

Seulement, pour être sûr qu'il ne faisait pas fausse route et que Daguerre suivait toujours le même chemin, de temps à autre il s'arrêtait et profitait de n'importe quelle occasion pour jeter un coup d'œil en arrière. C'est ainsi qu'il entamait une conversation avec les cantonniers qui balayaient la route ou alignaient les accotements.

Dans la plaine, toujours lentement, s'en venait Daguerre.

—Il me suit. Ça va bien.

Lorsque Glou-Glou fut dans la forêt, il s'y cacha.

Mais il attendit longtemps. Daguerre avait-il deviné son manège ?

Non, mais il avait trop présumé de ses forces. Après avoir marché pendant une heure, il fut obligé de s'asseoir, il n'avait plus d'haleine ; il ne voyait plus clair ; la terre manquait sous ses pieds.

—Ah ! je suis encore trop faible, se dit-il.

Au bord de la route, il attendit longtemps, assis sur la berge du fossé. Les coudes sur les genoux, la tête dans les mains, il rêvait. Il se révoltait contre son impuissance. Il avait des rages folles contre l'inertie forcée à laquelle le condamnait sa blessure, encore.

—Et pourtant, il faut que j'en finisse. Rester en France avec ce damné docteur, c'est un danger de mort pour moi. Un hasard peut me perdre. Et il me livrerait sans remords. Qui sait s'il ne me surveille pas en ce moment même ? Il m'a prévenu . . . Ah ! malheur ! malheur ! Oui, je quitterai la France . . . Mais je ne puis partir sans cette fortune de Valognes, et dussé-je en mourir . . .

Il se releva, rejeta son fusil dans son dos et reprit sa marche chancelante.

Cela ne dura pas. Au bout d'une centaine de mètres une nouvelle faiblesse l'envahit. Il fut obligé de s'arrêter de nouveau.

—Impossible ! impossible ! murmura-t-il . . . Et j'ai eu tort de sortir, ainsi, en plein jour . . . Je reviendrai la nuit . . . Oui, cela vaudra mieux, la nuit prochaine peut-être . . . et alors, dussé-je mettre quatre, cinq, six heures à faire le trajet . . . j'irai jusqu'à la Mare aux Biches . . .

Ne le voyant plus, Glou-Glou était sorti de sa cachette et il avait repris la route de Creil, assez inquiet en somme.

Bientôt il aperçut Daguerre, anéanti, sans souffle.

—Ah ! je comprends, murmura-t-il . . . il ne peut plus avancer . . .

Tiens, c'est curieux, il est justement sur le tas de cailloux où je l'ai trouvé plein de sang la nuit même où M. Valognes a été assassiné. Ce que c'est que le hasard . . .

Il salua Daguerre.

—Vous ne paraîsez point à votre aise, monsieur, dit-il . . . avez-vous besoin de moi ? . . . pour vous appuyer sur mon unique bras . . . bien que vous m'ayez refusé tout à l'heure comme porte-carnier.

Daguerre était si faible qu'il fut tenté d'accepter.

Il refusa cependant. Il avait reconnu Glou-Glou, entrevu jadis à Beaufort et à Morierval . . . rencontré depuis dans les rues de Creil.

Il savait—depuis qu'il avait surpris l'entretien suprême de Marceline avec son mari,—quel rôle il avait joué dans la vie de la jeune femme. Il se doutait qu'il était dévoué à Gérard et il se défiait de lui. Tous ceux qui approchaient de Gérard lui étaient suspect.

Glou-Glou n'insista pas. Il eut du reste la satisfaction de voir que Daguerre reprenait le chemin de la maison de Beaufort.

—Il n'en peut plus. Il rentre ! se dit-il.

En effet, Daguerre rentrait. Glou-Glou en fit autant et retourna se mettre en observation dans son cabinet. Jusqu'au soir il ne bougea pas, mais n'aperçut rien. Le soleil se coucha. La nuit descendit,

Glou-Glou quitta son cabinet et vint dans la salle de l'auberge.

Il y avait un client dans un coin et il mangeait de bon appétit.

Le patron s'empressait autour de lui, reportant sur lui toute son attention, déshabitué sans doute depuis longtemps de pareille aubaine.

L'inconnu s'était fait servir une bouteille de vin—laquelle était vide.

Il mangeait de la viande froide et débouchait sa seconde bouteille.

Il ne leva même pas la tête quand il entendit Glou-Glou pénétrer dans la salle.

Il se versait alors un verre de vin, qu'il avala d'un trait.

Glou-Glou était poli. Il salua. L'autre ne le vit pas.

—Bonjour, monsieur, dit-il en saluant de nouveau.

L'inconnu releva la tête, regarda Jan-Jot et répondit, la bouche pleine, mais avec un fort accent alsacien :

—Ponchour, l'homme !

Glou-Glou regarda le père Antoine du coin de l'œil, puis, comme le dîner tournait dos, il attira l'aubergiste dans un coin.

—Qu'est-ce que ce particulier ?

—Un ouvrier alsacien qui vient chercher de l'ouvrage à Montataire.

—Hou ! hou ! Alsacien, êtes-vous bien sûr ?

—Dame ! je ne lui ai pas demandé son extrait de naissance.

—Il est si facile de se prétendre d'Alsace . . . Ils le sont tous, à présent. Et puis, v'là, le jour où on les surprend en train de dessiner le croquis d'un de nos forts, ou d'essayer de corrompre un de nos soldats, on découvre que les braves Alsaciens sont des espions allemands déguisés . . . et qui profitent de notre affection pour l'Alsace . . . Pouah ! . . .

Il avait parlé haut, exprès, pour attirer l'attention de l'inconnu.

Celui-ci avait un vigoureux appétit. Très occupé à manger, il n'entendait pas.

—Il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre dit Glou-Glou.

Il alla s'asseoir à une table voisine. L'aubergiste lui apporta du pain, un morceau de fromage et une carafe d'eau. C'était tout le diner du mendiant.

De temps en temps, les deux hommes relevaient la tête et leurs regards se rencontraient. L'Alsacien avait une excellente figure. Des cheveux blond-roux, très ébouriffés, lui couvraient le front. Une barbe rousse aussi lui cachait le bas du visage. Son teint était d'un rose qui indiquait la bonne santé. Vêtu d'une redingote, la chemise propre, un chapeau de feutre près de lui sur une chaise, à côté d'un paquet contenant ses hardes, l'ouvrier ne semblait pas le moins du monde inquiet de la surveillance qu'exerçait Glou-Glou.

Celui-ci s'était mis à manger son fromage.

La table où il venait de s'asseoir était entre la porte et la fenêtre ; celle-ci donnait, dans la campagne, sur la maison de Beaufort, de telle sorte que, tout en mangeant, le joueur d'orgue continuait sa surveillance. Bien que le soleil fût couché, le crépuscule entretenait encore une demi-lumière, grâce à laquelle il pouvait distinguer jusqu'à la maison.

Il ne remarquait rien de suspect de ce côté-là.

Tout à coup l'ouvrier se retourna de son côté.

—C'est maigre, ce que fus manchez là ? dit-il.

—Tout le monde ne peut pas faire de frichi comme vous.

—Ch'ai des économies, heureusement . . . et che fus offre de partager ma fiande froide, si fus fulez . . .

—Oh ! non. Je n'accepte pas comme ça, saus connaître.

L'Alsacien eut un rire sonore.

—Ah ! ah ! che barie que fus me brenez pur un Prussien . . .

—Dame ! Est-ce qu'on sait ? Il y en a tant !

—Fus avez la médaille militaire . . . Il me semple ? . . .

—Oui, de Sébastopol. Et si je n'y avais pas laissé un bras, j'aurais tâché d'avoir la croix en 1870. La croix, c'est autre chose, on n'a pas trop de ses deux bras pour l'obtenir . . .

—Eh ! pien, che suis content de fus rencontrer . . . Moi, che suis aussi fier que fus . . . Regardez . . .

Il montra sa redingote, du côté opposé à celui où se trouvait le mendiant.

Le ruban s'y trouvait. La figure du joueur d'orgue s'épanouit.

—La médaille ? Vous aussi ? . . . En Italie ou en 1870 ? . . .

—Che l'ai gagnée à Cravelotte . . . où ch'ai été blessé crièvement . . .

Glou-Glou se leva et vint s'asseoir près de l'ouvrier.

—Topez là. Vous êtes un frère. Et vous m'offriez de partager avec vous tout à l'heure, votre diner, si je me souviens ?

—Che fus l'offre engore.

—Eh bien, j'accepte.

—Tenez, pour qu'il n'y ait blus te tute, foici mon livret . . . regardez . . .

—Oh ! je vous crois . . . vous n'oseriez pas porter la médaille militaire si vous n'étiez pas Français, et bon Français . . .

—Lisez, lisez tuteurs . . . pour la forme . . .

Glou-Glou parcourut un livret au nom de Fritz Hartmann. Tout était en règle. Evidemment il n'avait pas affaire à un espion.

—Alors vous dites que vous avez des économies ?

—Un peu.

—Eh bien, monsieur Vatrïn, dit-il au patron, je mangerais bien de la viande froide aussi, moi . . . mon fromage m'a ouvert l'appétit.

Vatrïn apporta de la viande et du jambon.

Glou-Glou les attaqua vigoureusement.

—Che n'aime pas mancher sans poire, dit l'ouvrier.

—Moi non plus . . . Vatrïn, une bouteille, cachet vert.

L'aubergiste s'exécuta. En même temps, il échangeait un clin d'œil avec l'Alsacien qui versait déjà.

Il y eut quelques minutes de silence entre les deux convives. Puis l'Alsacien mit la conversation sur les souvenirs de la guerre. Glou-Glou était très patriote. Les anecdotes du siège de Sébastopol, racontées par l'ancien dragon du régiment de Montescourt, alternèrent avec les anecdotes racontées par Fritz Hartmann.

Et après chacune des anecdotes on buvait un verre de vin.

D'anecdotes en anecdotes, de verre de vin en verre de vin, de bouteille en bouteille, les heures s'écoulaient . . .

Depuis longtemps, la nuit était venue, l'obscurité était profonde et Vatrïn avait allumé une bougie pour éclairer les nouveaux amis.

Glou-Glou commençait à ne plus avoir la tête solide.

Au contraire, l'ouvrier conservait son sang-froid.

Ses yeux ne quittait guère le visage du joueur d'orgue et semblaient vouloir descendre jusqu'au fond de son cœur pour y deviner ce qu'il y cachait. Glou-Glou, expansif, tout à ses vieux souvenirs de soldat, ne remarquait rien. De fait, l'ouvrier avait des histoires où toujours il avait joué le rôle du sergent qui gagne les batailles, ou dont les conseils méconnus avaient été suivis de défaites.

# Le Fait

Que la Salsepareille d'AYER A GUÉRI D'AUTRES PERSONNES de Maladies Scrofuleuses, d'Eruptions, de Furoncles, d'Eczéma, des Maladies de Foie et des Reins, de la Dyspepsie, du Rhumatisme, et du Catarrhe devrait être une preuve convaincante que le même cours de traitement VOUS GUÉRIRA. Tout ce qui a été dit des merveilleuses guérisons effectuées par l'usage de la

## Salsepareille d'AYER

pendant les 50 dernières années, véritablement peut s'appliquer de nos jours. Elle est, sous tous les rapports, La Médecine Supérieure. Les propriétés curatives, la force, le goût en sont toujours les mêmes; et pour n'importe quelles maladies du sang que la Salsepareille d'AYER soit prise, les susdites maladies cèdent à ce traitement. Quand vous demandez pour de la

## Salsepareille d'AYER

ne vous laissez point persuader d'en acheter n'importe quelles autres sans valeur, lesquelles sont, pour la plupart, des mélanges d'ingrédients bon marché, ne contenant point de salsepareille, n'ont aucun type uniforme d'apparence, de goût ou d'effet, ne sont dépuratifs du sang que de nom seulement, et vous sont offertes parce qu'il y a plus de profit en les vendant. Prenez

## La Salsepareille d'AYER.

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass. Vendue par tous les Droguistes. Prix \$1; six flacons, \$5.

Elle en a guéri d'autres, elle vous guérira

## PACIFIQUE CANADIEN

Ayant toujours en vue le plus grand confort de ses patrons, le *Pacifique Canadien* vient de faire construire un nombre de char-dortoirs de CHARS TOURISTES dans lesquels ses voyageurs de seconde, pourront à l'avenir jouir de tous les avantages et les comforts qu'offre la maison et cela pour une somme additionnelle des plus modiques. Ces chars en effet sont très spacieux et artistiquement finis en bois de couleur pâle, les sièges sont grands et mollement bourrés, sont recouverts de cuir et sont transformés en lits confortables pour la nuit, y compris lingerie, couvertures, rideaux, etc., le tout sous les soins d'un serviteur habile et expérimenté. Ces chars circuleront à l'avenir sur les parcours suivants aux jours mentionnés.

**MONTREAL A BOSTON**  
Laisse la Gare Windsor à 8.20 p. m.  
Chaque jeudi et vendredi.

**MONTREAL A CHICAGO**  
Laisse la Gare Windsor à 9.00 p. m.  
Chaque mardi.

**MONTREAL A ST-PAUL**  
Laisse la Gare Windsor à 11.45 a. m.  
Chaque samedi.

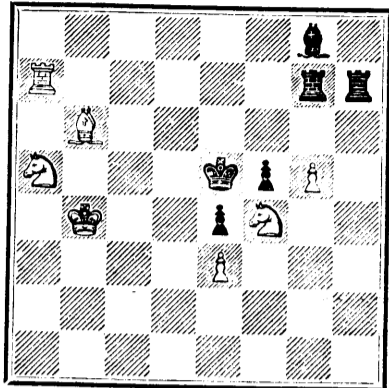
**Montreal à Vancouver et Seattle**  
Laisse la gare Dalhousie à 8.40 p. m.  
Chaque mercredi

Ces chars sont directs, sans changement  
**CHARS COLONS.**—En outre des chars Touristes, des chars Colons, construits sur le plan des chars Touristes, dans lesquels les lits sont gratuits, circulent sur les trains de nuit entre Montréal et Toronto, aussi sur les trains de St-Paul, Winnipeg et Vancouver.

**BUREAU des BILLETS à Montréal**  
226 RUE SAINT-JACQUES.

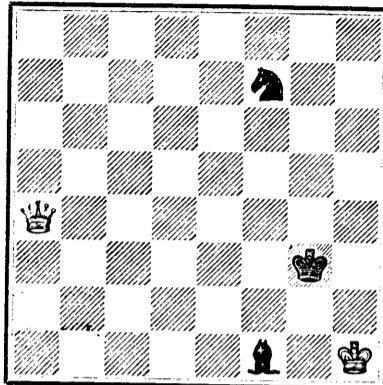
# Jeux d'esprit et de combinaison

No 82.—PROBLEME D'ECHECS  
Composé par M. G. de Montauban  
Noirs.—6 pièces



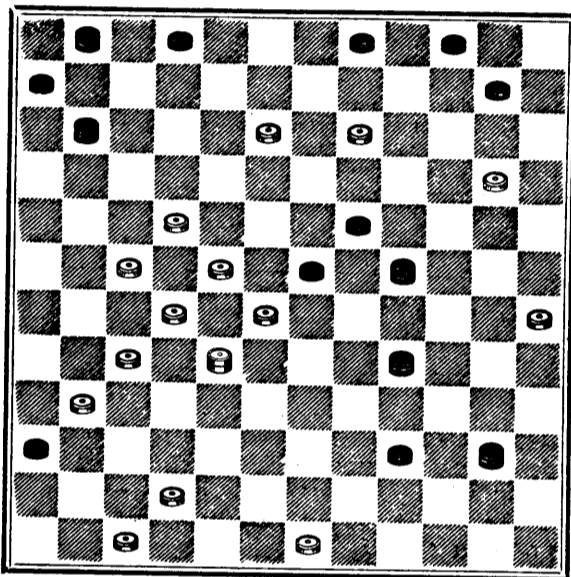
B Blancs.—7 pièces  
Les blancs jouent et font mat en 2 coups

FIN DE PAREIL No 11  
Composée par M. Ponziani  
Noirs.—3 pièces.



B Blancs.—2 pièces  
Les noirs jouent et font partie nulle

No 88.—PROBLEME DE DAMES  
Composé par M. F. Vermette, Montréal.  
Noirs.—14 pièces



B Blancs.—15 pièces  
Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 85

| Blancs | Noirs | Blancs  | Noirs |
|--------|-------|---------|-------|
| 41     | 35    | 34      | 47    |
| 35     | 28    | 23      | 34    |
| 30     | 24    | 4       | 30    |
| 42     | 36    | 30      | 41    |
| 54     | 48    | 41      | 54    |
| 70     | 64    | 58      | 71    |
| 44     | 38    | 33      | 55    |
| 66     | 60    | 54      | 65    |
| 72     | 9     | 14      | 3     |
| 25     | 53    | 71      | 25    |
| 31     | 7     | gagnent |       |

Solution du problème d'Echecs—No 81

| Blancs                         | Noirs |
|--------------------------------|-------|
| 1 D 4 F                        | 1 ?   |
| 2 Mat selon le coup des Noirs. |       |

Solution du logographe: Rosée, Osée, Rose, Ose.—Ont deviné: R Legendre, Village St-Joseph; Mlle Alice Rouleau, Québec; Mlle Philomène H. Létourneau, St-Sébastien; Chs P. Rivet, l'Assomption; Nez K. C., St-Joseph, Beauce.

Solutions justes du problème de Dames No 86: MM. F. Vermette J. B. Guy, D. A. Chauvet, Montréal; J. B. Granger, L. Chaput, Marlborough, Mass.; J. B. Rodier, A. Ladouceur, Ste-Cunégonde; C. Doucet, St-Henri.

## VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Le TONIQUE le plus énergique pour Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.



Au QUINA SUC DE VIANDE PHOSPHATE de CHAUX

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaires et des systèmes nerveux et osseux.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

### ANNONCE DE

## John Murphy & Cie

Assistez à la

## GRANDE VENTE

du mois de

## FEVRIER 1893

Départements de mercerie et ganterie, lignes spéciales vendues à d'énormes réductions.

Bons marchés extraordinaires dans le département d'Étoffes à Robes.

De forts escomptes accordés dans le département des manteaux.

Grandes réductions sur les draps à manteaux. Coupons vendus à moitié prix.

Département des soieries. Lignes spéciales de soies, peuches, et velours vendus à d'immenses réductions

Cravates, foulards, mouchoirs, etc, etc, à grande réductions.

Garnitures pour robes. Des lots spéciaux vendus à moitié prix.

Jouets, articles de fantaisie vendus pour la moitié du prix exactement.

## JOHN MURPHY & CIE

coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

seul Tel. 2198

Federal Tel. 58

## V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY.

L. Z. GAUTHIER.

Téléphone no 2113.

## A1. Un Article Parfait

## COOK'S FRIEND BAKING POWDER.

La qualité la plus pure de Crème de Tartrate; le meilleur Bi-Carbonate de Soude à double cristallisation est employé pour la préparation de cette Poudre à pâtisseries.

Il a toujours été coté A1 dans les familles depuis au-delà de 30 ans et est maintenant (si possible), meilleur que jamais. Tous les Meilleurs Epicier le vendent

## BAUME NASAL

C'est un remède certain et prompt pour guérir le Rhume de Cerveau dans toutes ses phases.

SOULAGE, NETTOIE, GUÉRIT.

Soulage à l'instant, Guérit pour toujours, Infaillible.

Plusieurs solidantes maladies sont simplement des symptômes du Catarrhe, tel que: Mal de tête, surdité partielle, perte de l'odorat, mauvaise haleine, crachats glaireux, nausées, sensation de débilité, etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes ou d'autres semblables, c'est que vous avez le Catarrhe; vous ne devez pas perdre de temps pour vous procurer une bouteille de BAUME NASAL. Soyez avisé à temps, un rhume de Cerveau négligé résulte en un Catarrhe, suivi consommation et de mort. Le BAUME NASAL est en vente chez tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de poste payés sur réception du prix (60cts ou \$1.00) en adressant

FULFORD & CO., Brockville, Ont.

## CATARRHE





**RECOMMANDE COMME ETANT LE MEILLEUR REMÈDE.**

LE MARS, PLYMOUTH, Co. Ia., mai 1889.  
J'ai souffert deux ans du manque de sommeil par surcroît de travail. Ayant fait usage du Tonique du Père Koenig, je me suis parfaitement guéri. Je recommande ce remède comme le meilleur pour des maladies semblables. F. BORNHORST.

**UN BIEN MAUVAIS CAS.**

274 RUE ST-PAUL, MONTREAL, mars 1891.  
Un jeune homme de 32 ans, épileptique depuis 20 ans, tombait en convulsions 10 à 12 fois le jour. C'était un bien mauvais cas à guérir. Cependant ayant fait usage du Tonique Nerveux du Père Koenig, après avoir fait essai en vain de tous les autres remèdes, il s'est parfaitement guéri. N. QUINTAL.

West LEVDEN, N.-Y., 12 mars 1891.

Ma femme souffrait d'hystérie et ayant fait usage du Tonique Nerveux du Père Koenig, s'est parfaitement guérie. Elle aussi bien que moi, attestons que ce fameux remède opère les guérisons qu'on lui assure capable de faire. FRANK STAR.

**GRATIS** — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Dr. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E.U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

**KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.**  
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

En Canada, par Saunders & Co., London nt.; E. Léonard, 113, rue St-Laurent, Montréal, Qué.; LaRoche & Cie, Québec.



**LORSQUE VOUS VOYAGEZ**

emandez vos billets par cette ligne popu laire. Elle traverse toutes

**Les Villes et Villages**

importants dans les deux Provinces.  
Pour **PORT HURON, MICHIGAN, CHICAGO** et autres villes dans les États de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la

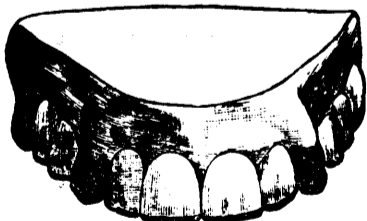
**LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE**

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua  
Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.  
Pour plus amples informations, adressez vous à la Compagnie du Grand-Tronc, à Montréal où à nos correspondants.

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistable que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger  
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

**DR BROUSSEAU**

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

**CASTOR FLUID**

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entre tient le scalpe en bon état, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,  
Chimiste pharmacien,  
132 rue St-Laurent.

**BAUME RHUMAL**

Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons. En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille.  
Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue Ste-Catherine, Montréal.

Infiaiment supérieur à l'extrait de bœuf le

**JOHNSTON'S FLUID BEEF**

Remferme tous les principes nutritifs du bœuf, débarrassés de toute matière superflue, peau, tissus gras et indigestes, et possède la quintessence des qualités du bœuf. Les extraits de bœuf ne sont que des stimulants

18786

**L'EAU MINERALE DE SAINT-LEON**

DEVRAIT SE TROUVER DANS TOUTES LES MAISONS

Et voici pourquoi. Elle est aussi inoffensive que le lait pour les jeunes gens et pour les personnes âgées. Elle est laxative et régularise les fonctions des intestins. Elle purifie le sang et le dégage de tous les germes de maladie. Elle favorise la digestion et donne des forces aux malades et aux personnes faibles. Elle chasse la bouffissure, l'hydropisie et l'embonpoint nuisible à la santé. Elle guérit les plus graves affections du foie et du rein. Elle guérit le rhumatisme, la névralgie, la sciaticque, le mal de tête, etc. Elle débarrasse de la bile, et fait disparaître la dyspepsie et les indigestions. Elle conserve ou rend l'éclat enchanteur de la beauté des jeunes années. Elle fait disparaître les boutons et les éruptions et rend la peau claire et unie. Elle infiltre l'essence de la vie dans toutes les veines, les muscles et les os.

Dépôt de l'Eau de Saint-Léon : 54, Carré Victoria

Tel. 1132

RORTYARD, 27, rue St-André.—Seul embouteilleur.

**MAISON - BLANCHE**

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Importateur direct de chapellerie et merceries pour hommes et garçons. Pour les fêtes et soirées, je viens de recevoir un magnifique assortiment de cravates, mouchoirs et foulards en soie.

**T. BRICAULT**

UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

**“ WESTERN ”**

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$1,200,000  
Actif au-delà de..... 1,550,000  
Revenu pour l'année 1891..... 1,800,000

J. H. ROUPE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques  
CARRE HORTY. Agent du dent français. PIERRE DUPONT, Insp. des Agence.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER  
Le Célèbre

**CHOCOLAT MENIER**

VENTES ANNUELLES DEPASSENT 33 MILLIONS DE LIVRES.

Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, MONTREAL.

**A. LEOPRED J.**

(Gradué de Laval et de McGill)

**INGENIEUR DES MINES**

Bureau principal : Québec ; Succursales : Sherbrooke ; Montréal, 17, Côte de la Place d'Armes.

—Pour tout ce qui a rapport aux mines—

**EMILE VANIER**

(Ancien élève de l'École Polytechnique)  
**INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR**  
107, rue St-Jacques, Royal Building  
Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger

**THIS PAPER** may be found on the 4th page of the Montreal Free Press & Co's Newspaper.

**DOMINION PIANOS.**

Pas d'agents. Veuillez vous adresser directement au magasin. Visite et correspondance sollicitées.



**Un bienfait pour le beau sexe**

Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales** les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le **DEVELOPPEMENT**



Fermete des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

**SANTE ET BEAUTE !**

1 boîte, avec notice, \$1 ; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine  
MONTREAL TEL BEL 6513

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada

**TOUSSEZ-VOUS ?**

Depuis un Jour !

Une Semaine !

Un Mois !

Une Année !

Des Années !

PRENEZ LE

**Sirop de Térébenthine**

DU

**DR. LAVIOLETTE.**

Le Plus Sûr.

Le Plus Efficace.

Le Plus Agréable au Goût.

NE CONTIENT

Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme

EN VENTE PARTOUT.

25 et 50 cents le Flacon.

DEMANDEZ-LE.

SEUL PROPRIÉTAIRE : J. G. LAVIOLETTE, M.D.,  
217 Rue des Commissaires, Montréal.